

L'effet Matilda

Gaëlle Choquet

Mémoire de recherche en design
DSAA design mention graphisme

École Supérieure de Design de Marseille
Année 2020

L'effet Matilda

Gaëlle Choquet

Mémoire de recherche en design
DSAA design mention graphisme

École Supérieure de Design de Marseille
Année 2020

Remerciements

Je remercie tout d'abord l'équipe pédagogique de l'École Supérieure de Design de Marseille, pour leur accompagnement et leurs conseils dans mon travail de recherche. Je remercie également Axelle Benaich et Patrick Lindsay pour m'avoir accueilli en stage auprès d'eux. Merci à Muriel Tramis pour le temps qu'elle m'a accordée et son précieux témoignage, et que Manon Muti pour toutes les références qu'elle a pu me procurer. Enfin, je remercie Sarah pour son soutien sans faille, ses nombreuses relectures ainsi qu'Emeline, et notamment ses bons petits plats sans lesquels rien n'aurait été possible. Et merci les DG !

Sommaire

Introduction	11
La genèse de la domination masculine	15
Des croyances erronées pour expliquer le monde	15
L'influence de la religion et des textes sacrés	18
L'influence des médecins et de la science	22
La prise de conscience : les luttes féministes en occident	29
Première et deuxième vagues féministes	29
Troisième vague féministe	32
Arrivée de la quatrième vague féministe	35
Un manque récurrent de visibilité des femmes	41
L'effet Matilda	41
Comment organiser la visibilité ?	46
Conclusion	57
Annexes	
Arts, techniques et civilisations	61
Entretien	71
Rapport de stage	81
Lexique	99
Ressources	103

Introduction

L'Histoire dépend en partie de celui ou celle qui l'écrit. Toute la question repose sur qui l'écrit justement et l'impartialité de cette personne. L'un des exemples que démontre Mona Chollet dans *Sorcières*, est que l'histoire des sorcières en question a souvent été écrite par les démonologues. Ces démonologues qui étaient eux-mêmes les chasseurs de sorcières. Comment peut-on alors seulement prétendre à une certaine objectivité ? D'après une citation de Virginia Woolf, « le plus souvent dans l'histoire, "anonyme" était une femme ». L'historienne Joan W. Scott dans les années 1970 reproche à certains auteurs de considérer la culture comme universelle, sans prendre en compte son côté masculin. Il s'agit pour elle non pas de simplement décrire l'histoire des femmes, mais également de démasquer les rapports de genres qui définissent l'organisation des sociétés.

Dans *La domination masculine*, Pierre Bourdieu invite à se rappeler que « ce qui, dans l'histoire, apparaît comme éternel n'est que le produit d'un travail d'éternisation qui incombe à des institutions. » Celles-ci ne sont autres que l'Église, et par extension la religion, l'État et l'école. Se remémorer cela, « c'est réinsérer dans l'histoire, donc rendre à l'action historique, la relation entre les sexes que la vision naturaliste et essentialiste leur arrache. » À partir de ces observations, il est juste de penser que d'une certaine manière, donner une voix aux femmes, c'est à la fois redécouvrir et renouveler notre compréhension de l'Histoire. Mais la question, qui revient dans l'ouvrage de Françoise Héritier,

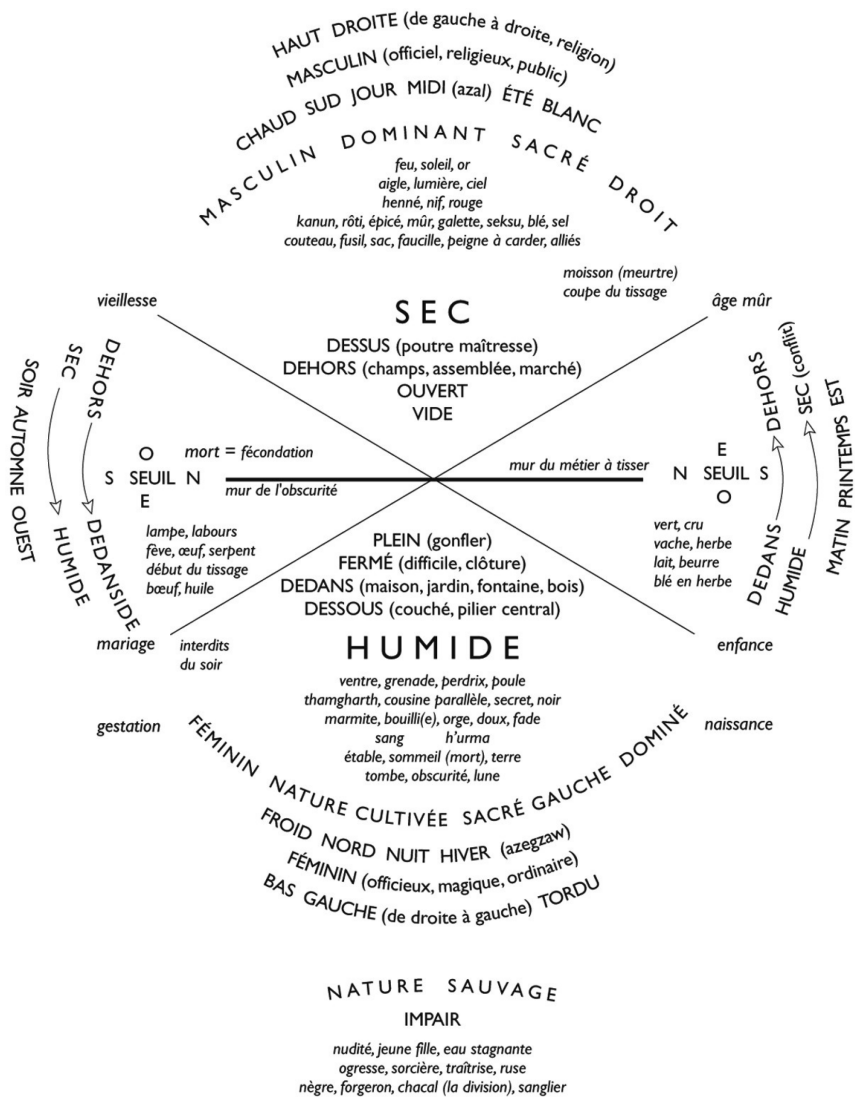
1 Françoise Héritier,
*Masculin / féminin I :
La pensée de la
différence*, Odile
Jacob, 1996, p. 29

Masculin/Féminin I : La pensée de la différence, est : quel est le levier pour faire « sauter ces associations » ? Elle y répond aussi qu'une égalité dans tous les domaines sera sans doute difficile, voire impossible, à atteindre¹.

Comment revaloriser le statut de la femme trop souvent dénigré dans l'histoire des inventions, sciences et techniques ? Pour examiner et tenter de répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps les fondements et les raisons de la domination masculine, par des théories censées expliquer la reproduction notamment, mais hiérarchisant des concepts selon des valeurs positives et négatives rattachées respectivement au masculin ou au féminin. Ces discours furent ensuite repris et appuyés par les religions monothéistes et puis, croyant s'en défaire, les médecins et la science n'ont fait que reprendre consciemment ou non des représentations fondées dans une société patriarcale.

Dans un deuxième temps, nous verrons comment la prise de conscience de cette domination a menée aux combats féministes, débutant (officiellement) avec la lutte pour le droit de vote des femmes, puis la libération des corps des femmes notamment par la contraception et le droit à l'avortement. De ces deux premières vagues féministes, une troisième voit le jour avec les études de genre et la question de l'intersectionnalité, puis l'aube aujourd'hui d'une quatrième vague avec les Internet et les réseaux sociaux, qui permettent davantage de visibilité. Nous prendrons aussi l'exemple des sorcières comme mouvement féministes hérités des chasses aux sorcières citées ci-dessus.

Enfin, nous questionnerons l'organisation de la visibilité des femmes face à leur sous-représentation. Le titre de ce mémoire fera l'objet d'une partie, afin de définir les enjeux de l'effet Matilda, et le rôle que pourraient avoir l'éducation et le design pour rendre la place des femmes, en sciences notamment, plus visible. L'objectif serait de changer les règles, par extension la loi, pour redéfinir les rôles tenus par chacun. Nous prendrons comme réponse envisageable le jeu (vidéo), pour démontrer que les règles (les lois, par extension dans la société) peuvent être un facteur de changement pour la visibilité et la place accordée aux femmes, et ainsi faire face à l'inégalité des genres.



a Schéma synoptique des oppositions pertinentes, Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Points, 1998

La genèse de la domination masculine

DES CROYANCES ERRONÉES POUR EXPLIQUER LE MONDE

Naissance d'une représentation binaire du monde

Il s'agit dans un premier temps de définir quels ont pu être les fondements de la domination masculine dans notre société occidentale. Françoise Héritier à ce sujet préfère parler de « valence différentielle des sexes² ». Cela fait référence aux sciences physiques où la valence est le nombre de liaisons chimiques qu'un atome ou un ion peut avoir avec les atomes d'autres substances, dans une combinaison. En psychologie, c'est traduit par la puissance d'attraction (valence positive) ou de répulsion (valence négative) qu'un individu éprouve à l'égard d'un objet ou d'une situation ; ici à l'égard d'une pensée, d'une conception mentale. Ainsi, dans la plupart des systèmes de représentations et de pensée, on hiérarchise chaque concept selon des valeurs positives ou négatives^a.

2 *Ibidem*, p. 24

Les concepts évoqués sont les oppositions que l'on retrouve constamment chez les sociétés : le chaud opposé au froid, le sec à l'humide, l'actif au passif, le sud au nord, etc. Et chacune de celles-ci renvoient à une valeur positive ou négative, et connotent respectivement le masculin et le féminin. Cependant, il a des variations des représentations selon les sociétés, il n'y a pas une seule définition.

Pour ce qui est de la société occidentale, qui est essentiellement basée sur la pensée grecque³, Aristote comme Hippocrate ont donc une influence

3 *Ibidem*, p. 221

4 *Ibidem*, p. 219

importante dessus. Leur pensée philosophique et médicale repose notamment sur un « système de catégories binaires, de paires dualiste qui opposent face à face des séries comme [...] masculin et féminin, supérieur et inférieur⁴ ». On retrouve aussi chez Platon, un mythe qui tend à donner l'origine du monde binaire qui est le notre : celui d'Aristophane dans *Le Banquet*. Selon celui-ci, les êtres humains auraient été au départ une seule et même entité, la femme et l'homme ne formant qu'un seul être. Mais se pensant si puissant, ceux-ci attaquèrent les dieux qui décidèrent de les couper en deux pour les affaiblir et se venger. Les êtres humains sont alors condamnés à rechercher leur moitié toute leur vie. Avec cette division, apparaît alors la séparation des sexes, dont découle le système de représentation hiérarchisé qui est le notre, « qui fonde l'inégalité idéologique et sociale entre les sexes⁵. » On retrouve cet aspect de complémentarité des sexes dans la pensée chinoise sous la forme du symbole du Yin et Yang⁶. Pour chacune des catégories est distribuée un ensemble de notions et affecté à un sexe ou à l'autre selon des valeurs toujours négatives et positives.

5 *Ibidem*, p. 220



6 Yin et Yang

Interrogations métaphysiques et constructions mentales

Comme les premières réflexions des hommes se sont portées sur leur environnement proche, le corps humain et le milieu dans lequel il évolue, ce sont celles-ci qui ont engendrées des constructions mentales qui ont prédominées et ont données lieu à des systèmes de représentations durables⁶. L'origine de celles-ci sont donc biologiques : on observe la différence sexuée et de ces interrogations métaphysiques découlent nos modes de pensée. Pour Françoise Héritier, l'origine de ce fonctionnement de pensée tient dans les humeurs, c'est-à-dire les différentes substances fabriquées et perdues par le corps, tels que le sang, le sperme, le lait, la salive,

6 Emilie Lanez,
« La domination
masculine est
encore partout »,
*Anthropologie -
Entretien avec
Françoise Héritier*,
Le Point

les lymphes, les larmes ou encore la sueur. Mais la différence tient en ce qui est perdu de manière choisie ou non. De fait, le sang en est un parfait exemple. Lorsque les hommes perdent leur sang de volontairement, à la guerre ou à la chasse pour ne retenir que ces raisons, les femmes « le perde de manière incontrôlée pendant leurs règles⁷. » L'origine serait donc dans ce qui est : « maîtrisable versus non maîtrisable, voulu versus subi » et donc dans la puissance versus l'impuissance. Dans la hiérarchie de notre pensée occidentale, l'actif est positif et le passif négatif. Chez le peuple Samo en Afrique de l'ouest aussi, il est inscrit que la femme enceinte ou la femme qui a ses règles ne peut pas approcher de l'endroit où les hommes préparent « le poison de flèche » : cela augmenterait le risque d'avortement de faire tourner le poison⁸. En cela, la femme qui perd son sang, et qui ne le maîtrise donc pas, influencerait sur le monde qui l'entoure et de manière négative. On hiérarchise la production des fluides « en fonction d'une caractérisation des sexes qui les produisent⁹. »

7 Françoise Héritier, *Masculin / féminin I : La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, p. 27

8 *Ibidem*, p. 84

9 *Ibidem*, p. 142-143

De l'observation des corps, dans la logique de l'observation de la différence sexuée, naît aussi les théories et hypothèses sur la reproduction. Les faits montrent que les femmes mettent au monde les enfants de chaque sexe, mais les hommes ne peuvent pas. La première question alors pour les hommes est celle-ci : quel est alors leur rôle dans la procréation ? Toujours chez le peuple Samo, ceux-ci inventent des hypothèse sur la fécondation lors des rapports sexuels. Il y aurait une « boule de sang » dans la matrice de la femme qui tournerait et s'arrêterait lors de la fécondation¹⁰. Nécessitant obligatoirement les corps féminin pour donner naissance à une descendance, se pose alors la question pour les hommes de contrôler les corps des femmes, car ils ne disposent pas en effet de ce « pouvoir ». Aristote pose dans la Grèce antique des bases sur la fonction reproductrice. Il s'appuie sur des présupposés sur

10 *Ibidem*, p. 76-77

l'ovule, qui serait passif, et le spermatozoïde, actif en cela qu'il aurait une « fonction activatrice naturelle ». Un discours qui est toujours approximativement similaire en 1984, dans l'*Encyclopaedia Universalis* dans l'article « Fécondation ».

11 *Ibidem*, p. 211

L'enjeu est aussi pour les hommes de justifier la domination masculine ; l'existence présupposée d'un matriarcat primitif aurait cette fonction¹¹. Ainsi, selon l'anthropologue et ethnologue Anne Chapman, en Terre de Feu chez les Selk'nam, il est nécessaire d'inventer des mythes pour justifier une telle domination qui se traduit chez ce peuple par une totale soumission des femmes, approchant de l'esclavage. Le mythe a une fonction sociale. On retrouve apparemment des mythes similaires chez les Anakapis du Canada. Ceux-ci établissent alors l'idée qu'à l'origine la société aurait été matriarcale, mais comme les femmes usaient et abusaient du pouvoir, les hommes avaient dû renverser cet ordre établi¹². Dans notre imaginaire collectif est resté le mythe antique des Amazones, une société matriarcale composée de femmes guerrières et où les hommes sont estropiés afin de ne pas pouvoir dominer les femmes, dont l'existence n'a jamais été prouvée véritablement.

12 *Ibidem*, p. 216-217

L'INFLUENCE DE LA RELIGION ET DES TEXTES SACRÉS

La place de la femme dans les écrits monothéistes

La question est ici de déterminer en quoi les religions monothéistes ont aussi joué un rôle dans la domination masculine qui tend à minimiser la place des femmes dans notre société. Que disent ces écrits à propos de la femme ? On peut alors déjà s'interroger sur la place de la femme si Dieu – dans les trois religions monothéistes que sont le christianisme,

le judaïsme et l'islam – est déjà considéré comme masculin, c'est le « Père » pour les chrétiens, puis Jésus-Christ s'est incarné sous des traits masculins également. Cependant, dans le récit de la Genèse, au début de la Bible, l'homme et la femme sont d'abord créés sans hiérarchie : « Dieu créa les êtres humains à sa ressemblance. Il les créa homme et femme ». Les êtres humains sont égaux devant Dieu, même si la femme est citée en second. Ces livres ont donné lieu à d'innombrables interprétations, cependant, ce que semblent avoir retenu les traditions juives et chrétiennes, c'est la définition de la femme par les termes d'*Ezer Kenegdo*, traduit par « une aide pour lui » dans la Torah. Les religions monothéistes, se sont développées dans des sociétés d'ores et déjà patriarcales, leur interprétation de ces termes s'est fait selon la logique où la femme serait subordonnée à l'homme, la plaçant au second plan et inférieure à celui-ci, son rôle n'est plus que d'aider cet homme¹³.

Ces religions, dites du Livre, parlent donc de rôles et s'appuie sur les théories citées et développées précédemment : le « regard masculin mêlant peur et fascination sur ce qui a longtemps été considéré comme un mystère du corps féminin capable de mettre au monde les enfants y compris l'autre sexe¹⁴ ». Les constructions mentales perdurent et donnent davantage de place à la méfiance envers la femme, qui l'écarte alors du pouvoir religieux et de la gestion du sacré. C'est assez éloquent sur le statut que peut occuper la femme. Les raisons données pour justifier cette exclusivité du rôle pour l'homme de la prière, de célébrer les rituels religieux ou manipuler les objets sacrés est l'impureté que le corps féminin évoque, fort de siècle de représentations erronées. On parle d'« êtres impurs », de « tromperie féminine ». Cela les retire des fonctions de pouvoir : le Pape est toujours un homme, les évêques également, les prêtres aussi... Même s'il ne s'agit pas de parler dans cette synthèse de visibilité dans le domaine religieux, ce sont des

13 Mathilde Dubesset, « Femmes et religions, entre soumission et espace pour s'exprimer et agir, un regard d'historienne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Colloques, 2008

14 *Ibidem*

faits qui n'encourage pas à élire ou seulement à se représenter des femmes dans quelques positions, par exemple de pouvoir, et n'engendre pas non plus l'idée qu'une femme puisse être compétente.

Le péché originel et la naissance du « complexe d'Eve »

Cette domination masculine, comme toute domination c'est la possession du pouvoir, et de fait, empêcher l'appropriation de celui-ci par d'autres – les femmes. Par définition, si *savoir, c'est pouvoir*^c, en

toute logique les personnes qui « savent » menacent le pouvoir établi : l'Église, puis l'État également. Dans la religion, on peut prendre pour point de départ de l'opposition des femmes à ce pouvoir le péché originel décrit dans les écrits monothéistes : Adam et Eve qui mangent la pomme de l'arbre de la connaissance (du bien et du mal). D'après Le Livre de la genèse, c'est Eve, la femme, qui est la première à être tentée par le fruit défendu et qui tente

Adam à son tour ; on la considère alors comme responsable du malheur sur Terre ainsi que de la difficile condition humaine^d. Dans un registre plus humoristique, on peut se rappeler la chanson d'Anne Sylvestre, *La faute à Eve* qui relate aussi cet épisode.



^c Barbara Kruger,
*Savoir c'est
pouvoir*, 1989

¹⁵ Yvonne Knibiehler,
*Les médecins et la
« nature féminine »
au temps du Code civil*,
Annales, Economies,
sociétés, civilisations,
31^e année, N. 4,
1976, p. 824-845

Pour Yvonne Knibiehler¹⁵, le discours sur la *Pudeur* dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* reprend justement l'influence de la tradition judéo-chrétienne dans laquelle la femme est la tentatrice, sous les traits d'Eve, qui est tenue pour responsable – entre autre – du péché d'Adam. Dans cette optique, la pudeur est introduite ici comme une manière d'éviter toute

tentation aux hommes. Les écarts de conduites entache l'honneur de la femme et son entourage, non pas les écarts de l'homme. Cela a pour conséquence de justifier une part des rôles et des caractéristiques attribuées aux femmes, tel qu'une vie plutôt en intérieur et une attitude discrète et réservée. Si dans l'*Encyclopédie* les défenseurs de ces idées posent ensuite la question de savoir pourquoi la pudeur serait davantage une vertu féminine et pas masculine, ce n'est que pour renforcer leur démonstration. Selon leur discours, la réponse réside dans le fait que l'homme et la femme se sont pas sujets aux mêmes conséquences : « la femme peut être forcée à l'acte sexuel et s'en retrouver enceinte ; l'homme ne peut qu'y être excité et n'en gardera aucune trace¹⁶. » Cela a aussi pour effet de justifier des discours et des actes qui visent à rendre les femmes seules responsables si par malheur elles venaient à être agressées – sexuellement par exemple.



d Charles-Joseph Natoire, *Adam et Eve chassés du Paradis terrestre*, 1740

16 *Ibidem*, p. 837

Cet épisode de la Genèse a fait naître ce qu'Anaïs Frantz a nommé le « complexe d'Eve », développé dans son livre éponyme. C'est l'interprétation moraliste du péché originel, dictant la conduite à suivre par les femmes pour ne pas tenter les hommes ; qu'on nomme aussi « pudeur féminine ». Au-delà du péché originel, on reconnaît le même schéma qui conduit à laisser penser qu'on estime peu le féminin qui est souvent traité comme péjoratif dans les systèmes de représentations, mais dont la pudeur est censée conduire à corriger cela, tant elle est perçue comme une attitude positive. Cependant, comme attribuée davantage aux femmes, elle engendre des tempéraments plus sage et prude de

la part de celles-ci, qui peut les empêcher d'oser se mettre trop en valeur, dans leur travail par exemple, contrairement aux hommes. Cela engendre l'auto-invisibilisation par une sorte d'auto-censure dans les aspects différents de l'existence des femmes.

L'INFLUENCE DES MÉDECINS ET DE LA SCIENCE

Une inégalité entre les sexes fondée sur la physiologie

Yvonne Knibiehler fait une analyse de la façon dont les stéréotypes « féminins » ont pu s'ancrer si profondément et durablement depuis le XIX^e siècle à la suite de la Révolution française, qui confèrent alors des droits aux hommes uniquement, dans le code civil publié sous Napoléon¹⁷. On peut citer la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* écrit par Olympe de Gouge en 1791 en réponse à cela, afin d'inciter les femmes à se manifester contre les droits attribués essentiellement aux hommes et revendiquer des droits en leur faveur également. Cependant, Yvonne Knibiehler observe la vocation qu'acquièrent les médecins – qui sont aussi philosophes – de légitimer tout un discours scientifique largement misogyne. La science et les médecins occidentaux s'appuient essentiellement sur la Grèce antique, notamment avec Hippocrate – le serment d'Hippocrate que doivent prêter les médecins en occident avant d'exercer est l'une des preuves la plus probante. Ils se basent aussi sur les concepts d'humeurs développés par celui-ci et affectant un tempérament et des humeurs froides et humides aux femmes leur conférant un « déséquilibre pathologique ». Au siècle des Lumières, les médecins s'imposent alors en tant que figures d'autorité, héritant d'un pouvoir similaire à celui des Pères de l'Église. Bien que ces médecins pensent se distinguer de la religion, il n'en demeure pas moins qu'ils ne font finalement

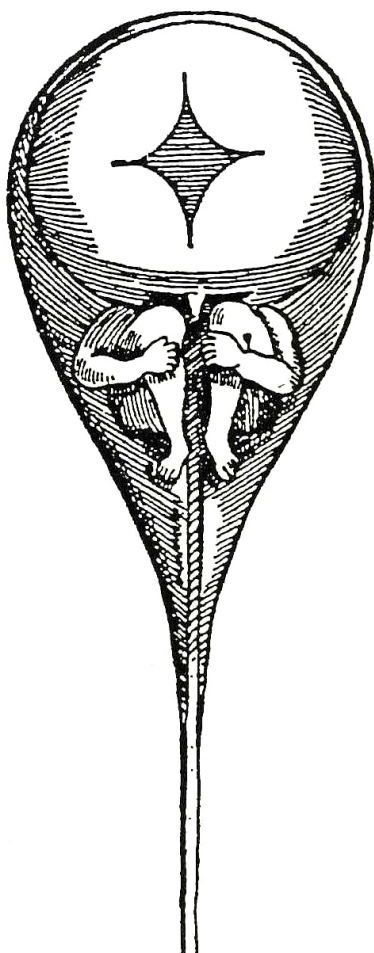
17 *Ibidem*, p. 824

qu'appuyer à la fois les systèmes des représentations archaïques et des paroles judéo-chrétiennes déjà très présentes dans notre société occidentale.

Alors, on remarque que certaines théories basées sur l'observation du corps se rapprochent des connaissances scientifiques développées à cette

époque. Ce sont les discours des médecins, les naturalistes et les anthropologues qui écrivent des traités sur les sciences qui les disculpent de tout sexisme, justifiant cela par la nature au sens biologique – même si cela s'apparente plutôt à l'observation du corps et des hypothèses qu'ils en dégagent. L'exemple de la rencontre en l'ovule et le spermatozoïde est largement imprégné des représentations et interprétations autour du masculin et du féminin énoncées précédemment. Dans l'*Encyclopædia Universalis*, elle est décrite comme « la rencontre d'une matière inerte, végétative, qui a besoin d'être animée par un principe actif, une énergie qui apporte la vie ». L'ovule est toujours décrit selon les mêmes schémas de représentation, qui sont l'opposition entre plusieurs notions toujours hiérarchisées ; ici le passif opposé à l'actif, la passivité étant négative, et renvoyant donc au féminin et l'activité est positive et renvoie alors au masculin. On peut rapprocher ces représentations « scientifiques » de l'histoire « de la petite graine » pour expliquer la reproduction aux enfants, comme métaphore de la graine^e – de nature mâle des végétaux – qui détient la

Man the seed, woman the incubator



e Nicolas Hartsoecker, *Homunculus*, 1694

puissance génitrice. Cela entretient le mythe d'une féminité passive, et d'une masculinité active.

L'un des couplets qui revient régulièrement à cette époque est celui sur les « maladies des femmes », telle que l'hystérie, dans *Le traité des maladies des femmes depuis la puberté jusqu'à l'âge critique inclusivement*. La femme est considérée comme une éternelle malade, bien que ce ne soit pas des maladies à proprement parler. Dès l'adolescence, elles sont confrontées à leurs menstrues, puis à la grossesse et l'accouchement et enfin la ménopause, qui leur confère un statut de « malade » tout au long de leur vie. Ce statut est une raison légitime pour eux d'interdire l'accès aux lycées et aux universités pour les femmes, mais aussi au travail rémunéré. Selon leurs discours, ils véhiculent des idéologies qui contribuent à confirmer des stéréotypes misogynes et fondent alors sur la physiologie leur infériorité par rapport aux hommes, et non seulement d'un point de vue physique mais aussi intellectuel : de là découle une croyance que les femmes sont moins douées pour les sciences et les techniques). Si elles osaient se tourner vers ces matières là, on les dissuadait à force d'intimidation et de menaces de faire à la fois leur malheur et celui de leur entourage¹⁸. La physiologie leur confère alors aussi des rôles : de certaines caractéristiques que sont censés avoir les femmes, on en conclut qu'elles sont faites pour des vies sédentaires : « compte tenu de ses os du bassin, de la forme de ses cuisses et de ses genoux, [...] la femme a plus de difficultés à marcher : de là résulte que les femmes ne sont pas faites pour les grands déplacements. » C'est ainsi que l'on peut étudier la distribution de rôles sociaux.

18 Nicole Mosconi,
« Aux sources
du sexisme
contemporain :
Cabanis et la faiblesse
des femmes », *Le
Télémaque*, 2011/1
(n° 39), p. 123-124

La possession des corps féminins et distribution de rôles sociaux

Le savoir scientifique était détenu d'une part et en majeure partie par ce qu'on a appelé les sorcières :

elles n'étaient autre que des guérisseuses et des sages-femmes à la fin du Moyen Âge et à l'aube de la Renaissance. Cependant, celles-ci pratiquaient aussi des avortements, et par cette occasion, donnaient une sorte de pouvoir aux femmes par une certaine maîtrise de leurs corps. Les chasses aux sorcières ont permis en partie de contrôler ce pouvoir-ci¹⁹. Les médecins d'autre part, se sont placés par la suite aussi comme obstétriciens afin de pouvoir avoir la mainmise sur le contrôle des naissances. Comme l'avance Françoise Héritier, ça n'est pas le sexe à proprement parler qui fait réellement la différence entre le masculin et le féminin, mais davantage la fécondité. Il devient primordial pour les hommes de contrôler cette « faculté » qu'ils n'ont pas. Dès lors, à partir de la naissance et de la découverte du sexe biologique de l'enfant, on lui assigne un futur rôle renvoyant à une supposée nature : la « nature féminine » pour les femmes. Cette nature féminine qui renvoie à des termes tels que « l'instinct maternel », « l'instinct féminin ». Mais cela découle plutôt d'une répartition des tâches au sein des sociétés préhistoriques, « des contraintes objectives et non de prédispositions psychologiques²⁰. » Ce n'est finalement qu'une spécificité féminine qui se change alors en seule et unique fonction féminine et de là, Françoise Héritier pose finalement une question essentielle : « les hommes ne sont-ils pas aussi biologiquement et socialement des pères²¹ ? »

19 Céline du Chéné,
« Sorcières », *LSD la
série documentaire*,
France Culture, 2018

20 Françoise Héritier,
*Masculin / féminin I :
La pensée de la
différence*, Odile
Jacob, 1996, p. 231

21 *Ibidem*, p. 297

Ainsi les obstétriciens développent des techniques afin de pratiquer leur métier, se plaçant ainsi comme seuls détenteurs de ce savoir(-faire). Les médecins deviennent de plus en plus légitime face à ce savoir et ce savoir-faire dit païen, alors que certaines sage-femmes s'étaient déjà élevées jusqu'à leur compétence : Louise Boursier au XVI^e siècle ou la dame Ducoudrai au XVIII^e siècle par exemple²². On retrouve dans *Les médecins et la « nature féminine » au temps du code civil* ce qui fait qu'on a assigné les

22 Yvonne Knibiehler,
*Les médecins et la
« nature féminine »
au temps du Code civil*,
Annales, Economies,
sociétés, civilisations,
31^e année, N. 4,
1976, p. 841

femmes davantage qu'avant aux tâches domestiques ou au rôle maternel, et par cela, j'entends aussi le rôle nourricier. Car malgré la participation des femmes à la Révolution française, il s'en retrouve que par la suite elles n'obtiennent pas les droits que les hommes acquièrent à cette époque. Leur logique consiste à affirmer que si les femmes *peuvent* être mères, alors elles *doivent* l'être. Nicole Mosconi évoque Rousseau dans ses discours sur l'éducation, dans *l'Émile* : « Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utile, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce²³. » On rejoint les couplets monothéistes sur le rôle de la femme comme aide pour lui, en incombant à celles-ci l'assurance du bonheur pour lui, puisqu'elle est responsable du malheur. De plus, Cabanis nous affirme qu'il y a une influence évidente et directe des organes génitaux au cerveau et inversement. Ce serait donc bien ceux-ci qui influenceraient les comportements selon son sexe. Mais ce qui est primordial dans le discours de Cabanis, c'est de disculper le genre masculin de toute responsabilité dans la domination masculine. Par l'invocation de la « nature féminine », qui font les femmes faibles par nature, ça serait les femmes elles-mêmes qui auraient préféré une « vie d'intérieur » et de dévouement pour leur entourage. De part leur « naturelle sensibilité », elles se gardent ainsi l'élevage des enfants, et « en dispense si opportunément l'homme²⁴. » Leur principal argument est la nature, au sens de biologie, qui ferait les êtres humains d'une manière telle que ça ne serait la faute de personne si des individus sont dominés : « leur domination est soit occultée soit légitimée²⁵. »

23 Nicole Mosconi,
« Aux sources
du sexisme
contemporain :
Cabanis et la faiblesse
des femmes », *Le
Télémaque*, 2011/1
(n° 39), p. 124

24 Ibidem, p. 123

25 Ibidem, p. 128

La prise de conscience : les luttes féministes en occident

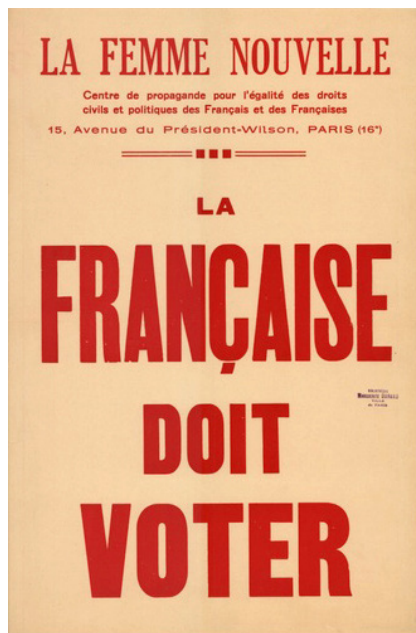
PREMIÈRE ET DEUXIÈME VAGUES FÉMINISTES

Première vague : la lutte pour le droit de vote

La lutte pour le droit de vote des femmes au XX^e siècle marque le début – officiel – du féminisme en occident. Bien qu'auparavant, d'autres femmes s'étaient déjà insurgé, telle Olympe de Gouge citée précédemment, et considérée comme l'une des pionnière du féminisme en France.

Dès la période où les suffragettes commencent à militer pour le droit de vote, elles se démarquent par la communication autour de leur combat : principalement par des affiches et des bannières.

Le mouvement démarre en Angleterre, dans les écoles des Beaux-Arts. C'est là qu'elles trouvent le matériel nécessaire à la création de leur communication : « elles se donnent un code couleur – vert violet, blanc –, fabriquent, brodent des bannières » pour les manifestations. En France, nous devons patienter jusque dans les années 1930 pour entrevoir le début de manifestations également. Louise Weiss invite les françaises à revendiquer leur droit de vote par des affiches au slogan^f



^f Louise Weiss, *La Française doit voter*, 1936

percutant : « La Française doit voter. » Par ces affiches, c'est l'un des premiers grands pas vers l'égalité des genres, qui se poursuit encore aujourd'hui.



g J. Howard Miller, *We Can Do It*, 1943

Cependant, durant les guerres, et notamment la seconde guerre mondiale, les luttes féministes se dissipent en faveur de l'effort de guerre. On connaît tous cette affiche de Howard Miller, *We Can Do It*, aux États-Unis^g. Mais elle a été créée surtout dans un contexte où l'on avait besoin des femmes à des postes traditionnellement masculins le temps de la guerre, quand celle-ci fut terminé, tout « rentra dans l'ordre. » Cela a tout de même donné l'élan nécessaire à une deuxième vague féministe : celle de la libération du corps de la femme.

Deuxième vague : la libération de la femme

Entre les années 1870 et 1910, on voit ainsi émerger le schéma de la « famille nucléaire », composée d'un couple et leurs enfants, souvent deux, comme modèle dans lequel l'homme travail et la femme est assignée aux tâches domestiques. Les discours moralistes sur les effets du travail en usine qui dégraderaient la moralité des femmes en encourageant un relâchement des mœurs et les amenant à négliger leurs devoirs maternels, va conduire les femmes des classes populaires qui travaillaient auparavant dans les usines, à se voir attribuer le rôle de la femme au foyer : c'est l'invention de la ménagère²⁶. C'est contre ce modèle que les féministes occidentales de la deuxième vague vont s'insurger entre 1960 et 1970, recherchant leur autonomie et rejetant leur

26 Silvia Federici,
*Le Capitalisme
patriarcal*,
La Fabrique,
2019, p. 125

soumission dans la famille et la société. C'est aussi une insurrection contre la naturalisation de ces tâches domestiques – c'est-à-dire leur attribution aux femmes comme un rôle (bio)logique, qui découlerait de la « nature de la femme », d'une « vocation naturelle » – et que ces tâches soient aussi reconnues comme un travail rémunéré. Les victoires se sont faites par la réappropriation du corps des femmes et ont engendré leur émancipation. Elles acquièrent alors de nouveaux droits, dans le domaines de la sexualité : « contraception, IVG, droit de disposer de son corps, viol considéré comme attentat à la personne, etc²⁷ » grâce à la création en 1960 du Planning Familial. Leurs moyens sont similaires à ceux de la première vague avec les affiches en faveur du droit de vote des femmes. Elles produisent alors beaucoup d'affiches qui prônent la libération sexuelle par la contraception et l'avortement.

27 Silvia Federici,
*Le Capitalisme
patriarcal*,
La Fabrique, 2019

En 1960 est fondé le le Mouvement de libération des femmesⁱ (MLF), qui va jouer un rôle majeur, notamment pendant les événements de mai 68. Les affiches est le moyen de communication auquel elles ont encore recours. Ces affichent annoncent de futurs événements liés à leur lutte, mais surtout dénoncent leur condition^h. Elles associent aussi à leur combat la presse militante en publiant aussi de nombreuses publications, telles que *Le Torchon brûle* ou *Les cahiers du Grif*. Toutefois ces moyens de communication touchent moins de public que les publications numériques largement relayées comme nous le verrons par la suite au XXI^e siècle. Leur communication



^h Affiche du MLF, 1972



i Logo du MLF

28 Hélène Combis,
*Le féminisme en
affiches, d'Olympe
de Gouges aux murs
anti-féminicides*,
France Culture, 2019

est basée sur un mode d'expression humoristique, tel que le montre ce genre de slogan : « Il y a encore plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme. »

Tout cela fait partie intégrante d'un héritage des « colleuses d'affiches », d'Olympe de Gouge, en passant par les suffragettes puis les féministes de la seconde vague appartenant au Planning Familial ou au MLF, jusqu'aux membres du mouvements de collages contre les féminicides aujourd'hui²⁸. Le design graphique, par les affiches, est toujours au cœur des revendications.

TROISIÈME VAGUE FÉMINISTE

Gender studies : construction sociale et rôles genres

Il s'agit ici de définir le sexe plutôt d'un point de vue sociologique. Pendant la troisième vague féministe en occident, mais découlant des travaux notamment de Margaret Mead en 1935, qui dissociait alors le « rôle sexué » du sexe, les gender studies, ou études de genre, affirment « qu'il n'existe pas d'essence de la "féminité" ni de la "masculinité", mais un apprentissage tout au long de la vie des comportements socialement attendus d'une femme ou d'un homme²⁹ ». Ce sont plus précisément des réflexions autour des normes attribuées au masculin et au féminin, ce qui définit l'un et l'autre dans différentes époques, lieux, et qui tendent alors à sembler « naturelles » pour les sociétés, en ce qu'on supposait qu'il était une « manifestation naturelle du sexe³⁰. » Le genre est alors une construction sociale, auquel Judith Butler ajoute une dimension performative. Les caractéristiques ne sont pas immuables aux caractéristiques biologiques des hommes et des femmes, attribuées de manière relativement arbitraire et sur des données biologiques fondées sur un système de représentation binaire

29 Anne-Charlotte
Husson, *Définition du
genre et ressources*,
GenERE, 2018

30 Judith Butler,
Trouble dans le genre,
La Découverte,
1990, p. 42

et archaïque. Le genre qui nous est attribué à la naissance en fonction de notre sexe biologique devient alors celui dont nous devons « jouer » le rôle tout au long de notre vie, et dont la moindre transgression par rapport aux normes établies est condamnée par la pensée dominante.

On parle de présent de personnes cisgenres – qui s’identifient au genre attribué à leur naissance en regard de leur sexe biologique – des personnes transgenres – qui ne s’identifient pas au genre attribué à leur naissance sur le même critère. Ces dernières, ainsi que les personnes non-binaires alimentent toujours des débats autour de leur appartenance ou non à un genre ou un autre, et subissent l’injonction de la société de se conformer au genre féminin ou masculin³¹. Mais les identités de genre ne sont pas propres à la société occidentale. Dans certaines cultures amérindiennes par exemple, on considère qu’il existe quatre genres : les hommes masculins, les femmes féminines, les hommes féminins et les femmes masculines. Chez les Inuits, le « genre et l’identité sont dissociés du sexe³². » Cependant, selon le genre qu’il leur est attribué à la naissance par l’intervention des chamans, cela définit le rôle qu’ils devront jouer et les tâches qu’ils devront effectuer dans leur société.

31 Anahita Ghazvinizadeh, *Il ou elle*, 2018, 80 minutes

32 Françoise Héritier, *Masculin / féminin I : La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, p. 202-203

Le genre binaire, en distinguant le féminin du masculin, les hiérarchise aussi par la suite. C’est ainsi que, comme dans les religions monothéistes, presque tout est affaire de rôles. Le rôle assigné aux femmes depuis toujours, comme démontré jusqu’ici est la maternité, qui comprend à la fois enfanter et s’occuper des enfants. Le capitalisme a aussi exacerbé cet état de fait « en réservant le travail rémunéré aux hommes et en assignant les femmes à la mise au monde et à l’éducation de la future main-d’œuvre³³ », produisant la division sexuée du travail. Si l’on croit la pensée de Simone de Beauvoir, l’une des solutions

33 Mona Chollet, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018, p. 36

serait de sortir la femme de la biologie, ou plutôt d'un destin biologique subi, en refusant la maternité.

La question de l'intersectionnalité

L'intersectionnalité est un concept sociologique développé par Kimberlé Crenshaw en 1989. « Le genre est un rapport de pouvoir qui ne peut être envisagé de manière complètement autonome. Il se trouve en effet à l'intersection de plusieurs rapports de pouvoir³⁴ ». J'entends donc par la notion d'intersectionnalité le fait d'associer d'autres combats à la lutte pour l'égalité femmes-hommes, afin d'intégrer davantage les personnes subissant plusieurs formes de stratifications, de dominations ou de discriminations simultanément. Cela inclut de ce fait la « race », le handicap, la classe, l'identité de genre ou encore l'orientation sexuelle. Cela suppose que toutes ces différenciations sociales ne sont plus cloisonnées et cela légitime alors leur étude les unes aux autres de façon indissociable. Contrairement au féminisme de la première et deuxième vague, qui était plutôt un féminisme défendu par des femmes blanches occidentales, l'intersectionnalité tend à élargir ce combat en y unissant d'autres.

Le réalisateur Mohamed Diab illustre de manière assez juste ce propos, pour la question de la classe dans son film *Les femmes du bus 678*. En relatant l'histoire de trois femmes chacune issues d'une classe sociale différente en Égypte, Mohamed Diab montre de quelle manière l'appartenance à une classe plus élevée qu'une autre dans une société peut ouvrir à des revendications et des actions féministes différentes, car tout-e-s ne peuvent pas se permettre les mêmes choses. Au-delà des études prenant en compte les différents critères pour lesquels des personnes sont discriminées, c'est aussi définir leur mise en cause dans l'invisibilisation de ces personnes. Ainsi, c'est par exemple par le cumul de certaines de ces

34 Anne-Charlotte Husson, *Définition du genre et ressources*, GenERE, 2018

caractéristiques va engendrer la difficulté de l'accès à l'éducation par exemple, et si cela est possible, la difficulté à être reconnu-e par ses pairs, puis la société en général, car la personne serait discriminée selon, non pas un, mais plusieurs critères.

ARRIVÉE DE LA QUATRIÈME VAGUE FÉMINISTE

Le féminisme et les réseaux sociaux

Notre société actuelle observe une transformation des formes d'action grâce à l'outil qu'est Internet. Démontré jusqu'alors, l'importance est donnée à la représentation des femmes. Quelle place occupe-t-elle ? Au-delà des discours féministes, c'est aussi la visibilité des femmes par la parole et de leurs revendications et combats qui importent. Internet est une sorte de vitrine pour ceux-ci et permettent de dénoncer ou au moins sensibiliser à ce sujet. On parle alors de cyberféminisme. De nombreux blogs sur Tumblr voient alors le jour, tel que *Paye ta shnek* lancé par Anaïs Bourdet en 2012, recensant les témoignages des victimes d'agressions sexuelles et sexistes ou le *Projet crocodiles* par créé par Thomas Mathieu en 2013, relatant sous forme de bandes dessinées le harcèlement et les agressions sexistes. L'objectif est de libérer la parole, ainsi de donner plus de place aux femmes dans l'espace numérique, conduisant à leur donner davantage aussi dans l'espace publique. Ces blogs ont ensuite trouvé une plus grande visibilité sur Instagram, et ont été et sont toujours suivis par beaucoup d'autres : *Dans la bouche d'une fille, T'as pensé à ?, Gang du clito, It's not a pretzel...*

Parallèlement à l'accumulation de ces comptes, on voit émerger sur Internet des hashtags visant à dénoncer les mêmes harcèlements et agressions sexuelles. Avec notamment la campagne *Me Too* lancé en premier

35 Valérie Cantié,
*Les dates-clé du
mouvement #MeToo*,
France Inter, 2018

par Tarana Burke en 2007 et relayé ensuite sur Twitter par l'actrice Alyssa Milano dix ans plus tard sous forme de hashtag : #MeToo (#balancetonporc en français) invitant les victimes à témoigner sur les réseaux sociaux³⁵. L'espace numérique permet de mobiliser, mais également d'informer et d'alerter. Cependant, les réseaux sociaux affichent les divergences au sein du mouvement féministe, tel que les positionnements sur la prostitution ou le port du voile, qui sont aussi des traductions des différents discours inter-générationnels. Le comptage des victimes de violences conjugales (les femmes – cisgenres et transgenres – mortes sous les coups de



j Collages contre les
féminicides, 2019

36 Josiane Jouët,
« Le Web et les
réseaux sociaux,
dernière vague du
féminisme? », *Femmes
dans les médias : rôles
de dames - épisode
8/8*, Ina, 2019

leurs conjoints ou ex-conjoints) avec *Nous Toutes* a également vu le jour pendant l'année 2019, avec parallèlement l'émergence des collages sur ces féminicides¹ dans l'espace public, accompagnés de comptes Instagram pour une diffusion plus massive. Elles s'adressent également directement à certaines personnalités politiques afin de les interpeller sur leurs causes, dans l'espoir que leurs « revendications aboutissent à des modifications de textes législatifs ou réglementaires³⁶. »

Les réseaux sociaux deviennent des vecteurs des luttes féministes : les différents collectifs peuvent annoncer et organiser de plus en plus de manifestations, événements, réunions. Cela permet le rassemblement autour de causes communes. De plus, le partage des publications entraîne un accroissement de leur propagation sur Internet. Prenons le cas d'Instagram, étant un réseaux basé sur l'image, les comptes féministes ont recours notamment à la communication et au graphisme. Les collectifs tentent de se démarquer par une identité visuelle numérique forte. Contrairement aux féministes de la deuxième

vague, davantage de militant-e-s maîtrisent les codes de la communication aujourd'hui, appartenant eux-elles-mêmes à ce domaine professionnel, tels que des journalistes, vidéastes ou graphistes, comme Anaïs Bourdet, citée précédemment. Le recours à l'humour dans cette nouvelle vague, comme lors de la deuxième est très répandu. En témoigne l'abondance de *memes*^k sur Instagram contribuant à révéler des inégalités des genres qui perdurent. Enfin, la multiplication de comptes en faveur de l'égalité des genres dénote d'une certaine montée de la place des minorités dans l'espace numérique.



k Hannah Hill, Arthur meme embroidery, 2016

Les discours inter-générationnels et l'exemple des néo-sorcières

Je prends l'exemple des sorcières pour aborder à la fois le féminisme à l'heure actuelle et développer mon propos sur les discours inter-générationnels. L'utilisation des réseaux sociaux marquent déjà une certaine rupture avec les féministes des trois premières vagues, car le féminisme de la quatrième vague se manifeste aussi peut-être de manière plus ponctuelle : par exemple un appel à pétitions, réalisé via Internet souvent par les abonnés de certains comptes à visée féministe. Les revendications de cette dernière vague dénotent aussi d'une distance avec les mouvements précédents ; les positions sur le port du voile ou la prostitution citées précédemment en sont un exemple. Il serait intéressant également de laisser la parole aux concerné-e-s. Dans la plupart des débats sur le voile par exemple, on ne voit pas souvent de femmes voilées sollicitées. La possibilité de la visibilité passe aussi par le fait de donner une place aux principales intéressées, sans

quoi ce sont toujours des individus non concernés qui en débattent. Un récent débat sur Twitter entre Isabelle Alonso et Anaïs Bourdet faisait éclater du côté de la première, la perception du voile comme un « danger » et du côté de la seconde, l'ironie de la législation autour du voile en France, qui en voulant lutter pour l'égalité femmes-hommes, ne crée qu'un autre moyen d'oppression en limitant les droits et des libertés des femmes musulmanes.

En ce qui concerne la figure de la sorcière à proprement parler, c'est la représentation que nous en avons dans la pop culture, héritée des chasses aux sorcières au XV^e et XVI^e siècles, brûlées par l'État et surtout par l'Église dans notre société occidentale. La figure de la sorcière a été reprise parce que c'est à la fois celle qui détient le savoir et le savoir-faire – c'est celle qui soigne. Elle devient alors le symbole et l'incarnation du féminisme, comme l'image d'une femme puissante³⁷ ; dans la logique de reprendre ce qui à l'origine était un terme péjoratif – ici une accusation pouvant mener au bûcher – pour en faire un emblème. En se réclamant sorcière, elles revendiquent également une part de l'histoire des femmes accusées de sorcellerie, et elle perpétuent la « puissance terrifiante que leur prêtaient les jupes³⁸. » Derrière la persécution de ces femmes se cachait une volonté d'imposer un ordre social et notamment de censurer la culture païenne propre à certaines classes de la société – l'avortement pratiqué par les sages-femmes par exemple (n). Le cœur de la chasse aux sorcières est – entre autre – le contrôle des corps féminins, de la reproduction et des naissances. Ainsi on voyait une équivalence entre stérilité et sorcellerie, en pensant que cela était du à des « pratiques maléfiques féminines³⁹. »

37 Joseph Vascon,
Bits – Be Witch, Arte,
2017, 12 minutes

38 Mona Chollet,
*Sorcières, la puissance
invaincue des femmes*,
Zones, 2018, p. 23

39 Françoise Héritier,
*Masculin / féminin I :
La pensée de la
différence*, Odile
Jacob, 1996, p. 95

L'éco-féminisme est aussi une branche du féminisme souvent associées aux sorcières, plus ou moins attentives aux questions de genre et notamment de transgenralité, tant elles mettent en valeur ce qu'elles nomment le « féminin sacré. » Cependant, bien que désirant mettre la femme à l'honneur, elles ne font que perpétrer un discours symbolique de la « nature féminine » – abordé en amont, critique qui leur est fréquemment adressée et renvoyant les femmes à un ensemble de rôles.

Un manque récurrent de visibilité des femmes

L'EFFET MATILDA

Explications et raisons d'un phénomène

L'effet Matilda s'appuie sur l'effet Matthieu, qui est l'invisibilisation des scientifiques les moins connu-e-s, tous genres confondus. L'effet Matilda est donc le fait de dénigrer de manière systémique la contribution des femmes dans le domaine scientifique. C'est un phénomène théorisé par Margaret W. Rossiter, historienne des sciences, et qui l'a nommé en référence à la féministe américaine Matilda Joslyn Gage, militante du XIX^e siècle. Le travail de ces femmes scientifiques est attribué à leur collègues masculins, et leurs noms est parfois seulement mentionné dans les remerciements ; par exemple, les découvertes déterminantes de Rosalind Franklin pour la détermination de la structure de l'ADN. Ce fût par la suite Francis Crick, Maurice Wilkins et James Watson qui reçurent le Prix Nobel de physiologie ou médecine en 1962, sans jamais citer ni reconnaître le rôle majeur de Rosalind Franklin⁴⁰. Il existe un nombre important d'exemples du même acabit, et la liste serait longue et non exhaustive. Si cela est propre à la science, l'effet est semblable dans la plupart des domaines. Le livre *Ni vues ni connues* écrit par le Collectif Georgette Sand, fait justement l'inventaire des femmes oubliées, ou dont le rôle a été minimisé, en les classant par catégories – artistes, scientifiques, intellectuelles, femmes de pouvoir, militantes, aventurières, méchantes inventées ou avérées.

40 Pierre Ropert, *Rosalind Franklin, pionnière de l'ADN*, France Culture, 2018

Les ressorts de cette invisibilisation sont multiples. Les premiers sont, développés dans les chapitres précédents, d'abord des théories erronées pour expliquer le monde, c'est-à-dire des mythes ayant pour objectif de justifier les observations faites sur le corps, premier sujet de réflexion des hommes, et déterminent une hiérarchisation entre les sexes. La religion, l'État, les médecins, la science, et même l'entourage familial ou sentimental sont aussi des acteurs de l'invisibilisation ou la minimisation du rôle des femmes. Dans la plupart des cas ce sont aussi par l'absence de sources ou de traces de leur travail que les femmes n'accèdent pas à la reconnaissance. L'auto-invisibilisation, ou l'auto-censure, est un phénomène que l'on observe aussi chez les femmes. De par leur éducation qui ne les encourage pas ou peu à se « mettre en avant », ou par les rôles et les caractéristiques assignés au genre féminin – la maternité et les tâches domestiques entre autre – les femmes peinent toujours à se faire reconnaître.

Prenons l'exemple du domaine de l'informatique. Bien que l'on considère depuis le début du XX^e siècle Alan Turing comme l'inventeur du langage informatique et de la programmation, on a tardé à reconnaître le rôle qu'avait joué Ada Lovelace dans la réalisation du premier programme informatique. On ne rejette pas non plus la faute sur Alan Turing, car comme la plupart, il ne connaissait pas le travail qu'elle avait effectué environ un siècle auparavant. En effet, Ada Lovelace a tardé à être reconnue dans ce domaine, mais elle se place à présent de plus en plus en tant qu'informaticienne incontestable, et même comme la première programmeuse de l'Histoire selon les historiens de l'informatique et est ainsi souvent citée pour démontrer que les femmes ont aussi eu un rôle dans l'Histoire des inventions, sciences et techniques⁴¹.

⁴¹ Aurélie Luneau,
« Ada Lovelace, lady de
l'informatique ! », *La
Marche des Sciences*,
France Culture,
2016, 59 minutes

La masculinité comme noblesse

Je reprends l'un des titres de la domination masculine, à juste titre d'ailleurs, car c'est aussi l'un des facteurs les plus importants de l'invisibilisation des femmes : la masculinité comme noblesse.

Comme introduit par Françoise Héritier, les activités valorisées sont souvent celles qu'exercent les hommes⁴². Alors que certains domaines ou techniques ne requièrent pas d'aptitudes physiques particulières, les femmes n'y ont pas d'accès. Une explication résiderait dans le fait que cela se serait construit en sorte de compensation d'un domaine « inaccessible » pour les hommes qui serait celui de la reproduction biologique.

42 Françoise Héritier, *Masculin / féminin I : La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, p. 205

Pierre Bourdieu démontre que c'est le fait de reconnaître un domaine comme prestigieux lorsqu'il est approprié et pratiqué par des hommes ; dans la pensée dominante, lorsqu'on se représente une personne qui fait sa carrière et a été reconnu dans un domaine pour son talent, on se représente un homme. C'est l'exemple qu'il donne de la cuisine, et de la représentation qu'on se fait du *cuisinier* ou de la *cuisinière*. Lorsqu'elle pensée comme tâche domestique, on l'associe plus volontiers aux femmes. Mais dès lors que l'on pense aux restaurants étoilés, on se représente alors un chef cuisinier⁴³. Le même exemple est repris avec le *couturier* ou la *couturière*. On revoit apparaître le même schéma constant dans notre société de valorisation du masculin au détriment du féminin. De plus, on considère que si un domaine se « féminise », alors il tendra à perdre de sa valeur et son prestige. C'est ainsi également pourquoi les femmes sont écartées des carrières scientifiques ou techniques.

43 Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Points, 1998, p. 86

De plus, selon que l'on soit homme ou femme, certaines choses sont censées être naturelles ou impensables, en ce qui concerne nos actions. Cela

44 cf. Arts, techniques et civilisations

conduit alors les femmes vers des tâches ou des métiers qui doivent faire paraître de leur « nature féminine » : des tâches où la sensibilité, le dévouement et la gentillesse seront de mise. Pour couronner le tout, on nommera cela « vocation », comme si les femmes ne pouvaient pas se tourner vers autre chose, car ça ne serait pas dans leur « nature. » Les femmes sont aussi reléguées à la fonction d'hôtesse, souvent en tant qu'assistante ou secrétaire⁴⁴. Sur les plateaux de télévision par exemple, on les voit notamment comme présentatrices ou animatrice, au second-plan et lorsqu'elles tentent avec difficulté de s'imposer, face à cette invisibilité, on les qualifie alors d'hystériques dont la revendication à la parole n'est qu'un caprice.

Les femmes en tant que groupe social

45 Judith Butler, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 1990, p. 47

À travers cette partie sur les femmes en tant que groupe social, j'entends interroger le sujet du féminisme, comme l'avance Judith Butler « sur la question de savoir si la catégorie "femme" est nécessaire pour l'analyse féministe⁴⁵ ». Car en ce qui concerne la théorie féministe, celle-ci tient pour acquis qu'il existe cette catégorie et toute l'analyse et les luttes reposent dessus. Mais au vu des études de genre, est-ce le cas ? Les théories féministes doivent à présent à s'émanciper au-delà de la catégorie femme comme seul sujet du féminisme, « produite et contenue dans les structures du pouvoir⁴⁶ », hérité des deux premières vagues. Le terme femme présume l'existence d'une seule et même identité, que Denise Riley interroge avec le livre *Am I that name ?*, traduit littéralement par « suis-je ce nom ? ». C'est la question centrale du signifiant et du signifié. Le nom a la capacité d'à la fois renfermer et déployer de multiples significations. Ainsi, le fait de regrouper les femmes dans une seule et unique catégorie peut poser question et peut donner lieu à des difficultés à l'adhésion à celle-ci. Le problème est donc de discerner comment le féminisme peut être capable

46 *Ibidem*, p. 62

d'avoir pour rôle la représentation – notion qui prend effet dans un processus politique cherchant à donner plus de visibilité et de légitimité⁴⁷ – d'un groupe qui peine à être homogène. En effet, pour Françoise Héritier les individus sont considérés comme femme avant toute autre détermination. Les revendications féministes doivent aujourd'hui prendre une nouvelle ampleur, et une dimension plus large que la simple lutte pour les femmes mais se positionner en faveur de l'égalité entre les genres.

47 *Ibidem*, p. 59

Il faut aussi sans doute dissocier, ou différencier, ce qui relève des figures féminines – des femmes connues et reconnues, pour leurs actions dans un domaine par exemple – des femmes en tant que groupe social. Ainsi par exemple, une sorte d'invisibilisation peut se retrouver même dans le cadre d'une femme que l'on reconnaîtrait pour son travail, mais qui reste néanmoins méconnue. George Sand par exemple : on connaît son nom, mais à présent s'intéresser vraiment à son travail et cesser de l'associer systématiquement à Alfred de Musset est encore un autre pas à franchir⁴⁸. Le fait de considérer les femmes comme groupe social uniforme, a tendance également à créer des circonstances spécialement pour elles, des expositions exclusivement féminines par exemple qui sont à doubles tranchants : à la fois elles offrent de la visibilité pour celles-ci mais elles renvoient ces femmes à leur condition de femmes également. On rejoint ici le principe de la Schtroumpfette, révélé par la poète Katha Pollitt en 1991. Cela désigne le phénomène à l'œuvre dans de nombreuses fictions, où les personnages masculins sont représentée avec ses diversités face à un personnage féminin unique et défini d'abord, et avant tout, par son genre.

48 Collectif
Georgette Sand,
Ni vues, ni connues,
Pocket, 2019, p. 18

COMMENT ORGANISER LA VISIBILITÉ ?

Le rôle de l'éducation

Depuis le XIX^e siècle, de nombreuses polémiques pour savoir s'il fallait ou non éduquer les jeunes filles, sur lesquelles il était du devoir de l'État de maintenir leur pouvoir, ont eu lieu en France notamment. L'éducation est donc bien toujours un vecteur qui mènerait à l'émancipation de celles et ceux qui sont dominé-e-s. Tous les mouvements de luttes à la fois sociaux et féministes ont toujours revendiqué l'instruction comme agent du changement. Une vidéo de MullenLowe London montre une expérience réalisée en Angleterre dans une classe d'enfants⁴⁹. La consigne était simple : l'institutrice énoncerait un corps de métier et l'enfant devrait dessiner un individu le pratiquant. Évidemment, en anglais les mots sont neutres, donc cela n'influait pas l'élève dans son dessin. Les métiers étaient ceux de firefighter, surgeon, et fighter pilot. Par la suite, l'enseignante avait invité des personnes exerçant ces métiers, toute de genre féminin. Certains enfants ont cru qu'elles étaient déguisées. Les résultats de la fin de l'expérience ont montrés que soixante-et-un dessins représentaient des personnes de genre masculin contre cinq représentant des personnes de genre féminin.

Une autre preuve de cette invisibilisation est simplement la quasi absence des femmes dans les manuels scolaires. En 2013, d'après deux études menées par le Centre Hubertine Auclert, le centre francilien pour l'égalité femmes-hommes : « sur 3 348 personnages sexués répertoriés dans les manuels scolaires, on décompte 2 676 hommes contre 672 femmes, soit une femme pour cinq hommes. Ces deux études font le même constat de la sous-représentation des femmes et de la persistance des représentations stéréotypées dans les manuels scolaires. » Bien

⁴⁹ MullenLowe London, *A Class That Turned Around Kids' Assumptions of Gender Roles !*, Upworthy, 2016, 2 minutes

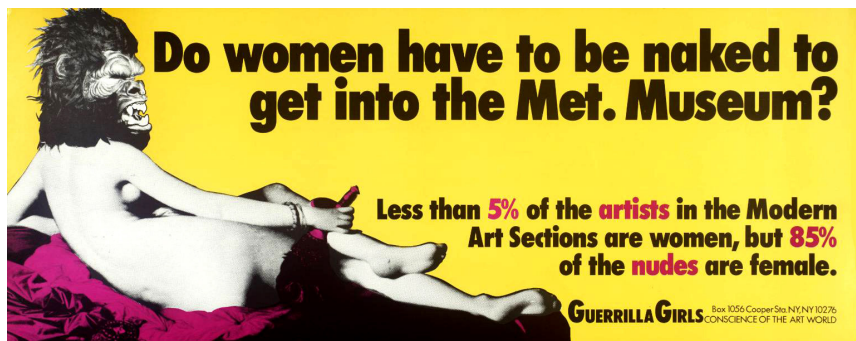
sûr, les femmes avaient un accès difficile à faire des études et pratiquer un métier. Mais il y a aussi une part de responsabilité du côté des historiens. Dans l'enseignement en arts appliqués, on ne nous donne pas non plus beaucoup de références d'artistes ou de designer de genre féminin. Les conséquences de ce manque de représentations des femmes dans l'Histoire et l'histoire des sciences, inventions et techniques, et particulièrement auprès des enfants à un âge où ils se construisent sont négatives ; la sous-représentation numérique des personnages féminins a un effet par la suite sur le faible nombre de femmes dans certains domaines par exemple. Un podcast intitulé *Être femme au pays des sciences* sur Radio Campus Paris, mettait en lumière justement les faibles effectifs féminins en école d'ingénieur par exemple.

Comment valoriser alors les filles dans l'éducation ? À la fois dans ce qui est enseigné, mais surtout pour que cela les encourage à croire en elles et valoriser leur autonomie, afin de faire face à l'autocensure, qui engendre l'auto-invisibilisation des femmes. Sans les placer en tant que responsables, c'est surtout pointer du doigt les mécanismes qui engendrent cela, un cercle vicieux qui écarte les filles de l'éducation, puis de certains secteurs professionnels. On peut aussi parler de l'effet Golem, qui est un phénomène psychologique pour lequel des attentes placées sur un individu moins élevées le conduisent à une réussite moins élevée. C'est l'opposé de l'effet Pygmalion, qui serait déjà une base pour permettre d'instaurer un cercle vertueux. De plus, à certaines époques, et toujours dans certaines régions du monde, les jeunes filles n'ont pas un accès facilité aux études, et surtout aux grandes études, voire l'accès leur est totalement interdit. L'objectif est de persuader les jeunes filles, non pas de leur soi-disant infériorité, mais de leur capacité à réussir par l'instruction et par la visibilité.

Le rôle du design graphique

Partant du postulat que la représentation des femmes dans l'Histoire, et particulièrement son statut ou son rôle dans les inventions, sciences et techniques, a été souvent dénigré, les femmes en l'Histoire de l'art et du design n'ont pas non plus été épargnées, dans la mesure où elles ont été dénigrées dans un schéma similaire à celui de l'effet Matilda en sciences. C'est le cas de la chaise nommée à tort *LC4* – en référence à Le Corbusier – par l'entreprise italienne Cassina, effaçant de ce fait le rôle majeur de Charlotte Perriand dans sa conception⁵⁰. Vanina Pinter, enseignante à l'École Supérieure d'Art et Design du Havre, d'histoire et de théorie du design graphique, a donné une conférence intitulée *Graphisme et féminisme*. Elle aborde des questions telles que « pourquoi y a-t-il eu relativement peu de grands femmes graphistes ? », « pourquoi les affiches des Guerilla Girls ne vieillissent-elles pas ? » ou encore « pourquoi y a-t-il si peu eu de graphistes autrices ? ». En effet, les affiches du collectif Guerilla Girls sont toujours d'actualité. L'une de leurs affiches

50 cf. Arts, techniques et civilisations



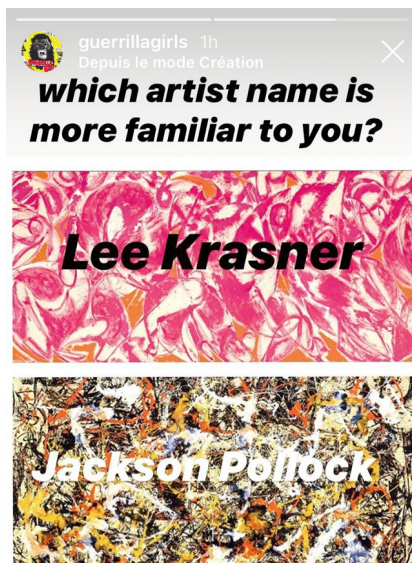
1 Guerilla Girls,
Affiche, 1985

de 1984 annonçant qu'une seule femme avait eu une exposition personnelle cette année-là parmi tous les plus grands musées de New York. La comparaison est ensuite faite avec l'année 2014, où nous observons seulement quatre femmes exposées de plus. Si elle

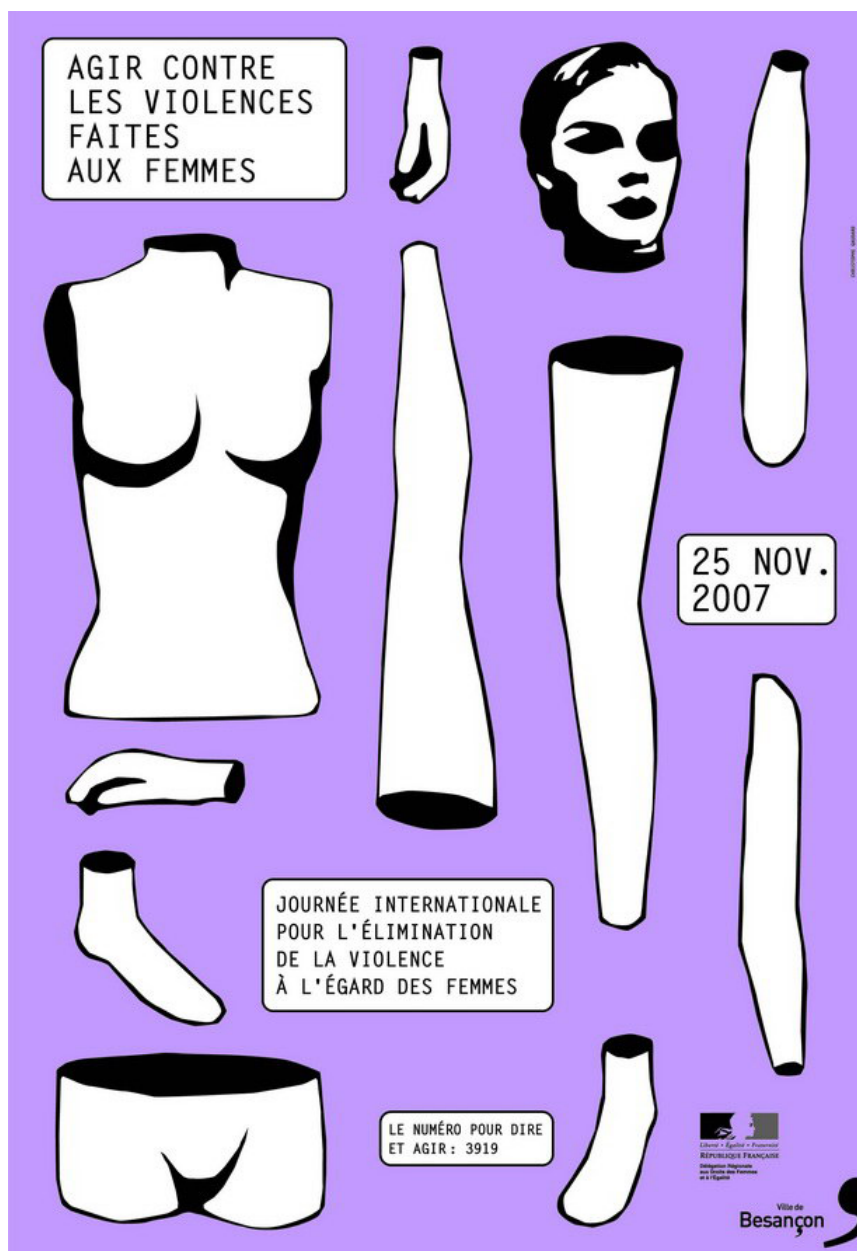
continue leur combat aujourd'hui, c'est que la situation ne s'est toujours pas assez améliorée.

Mis à part la faible représentation des femmes en design, ce dernier peut aussi être utilisé avec pour objectif d'opérer une correction de tirs historiques. C'est ce que font la plupart des militant-e-s depuis de nombreuses années. Depuis Olympe de Gouge, les suffragettes que nous avons évoqués précédemment, puis les militant-e-s du MLF et du planning familial avant d'arriver à l'ère du numérique avec les réseaux sociaux où sont partagés les actions des collectifs de colleur-se-s contre les féminicides et grâce à des affiches principalement permettent la visibilité des femmes et des personnes marginalisées. Des designers graphiques participent à rendre visible les personnes de genre féminin, avec des affiches sur les violences faites aux femmesⁿ, sur l'égalité femmes-hommes face aux retraites^o ou encore sur le port du voile^p.

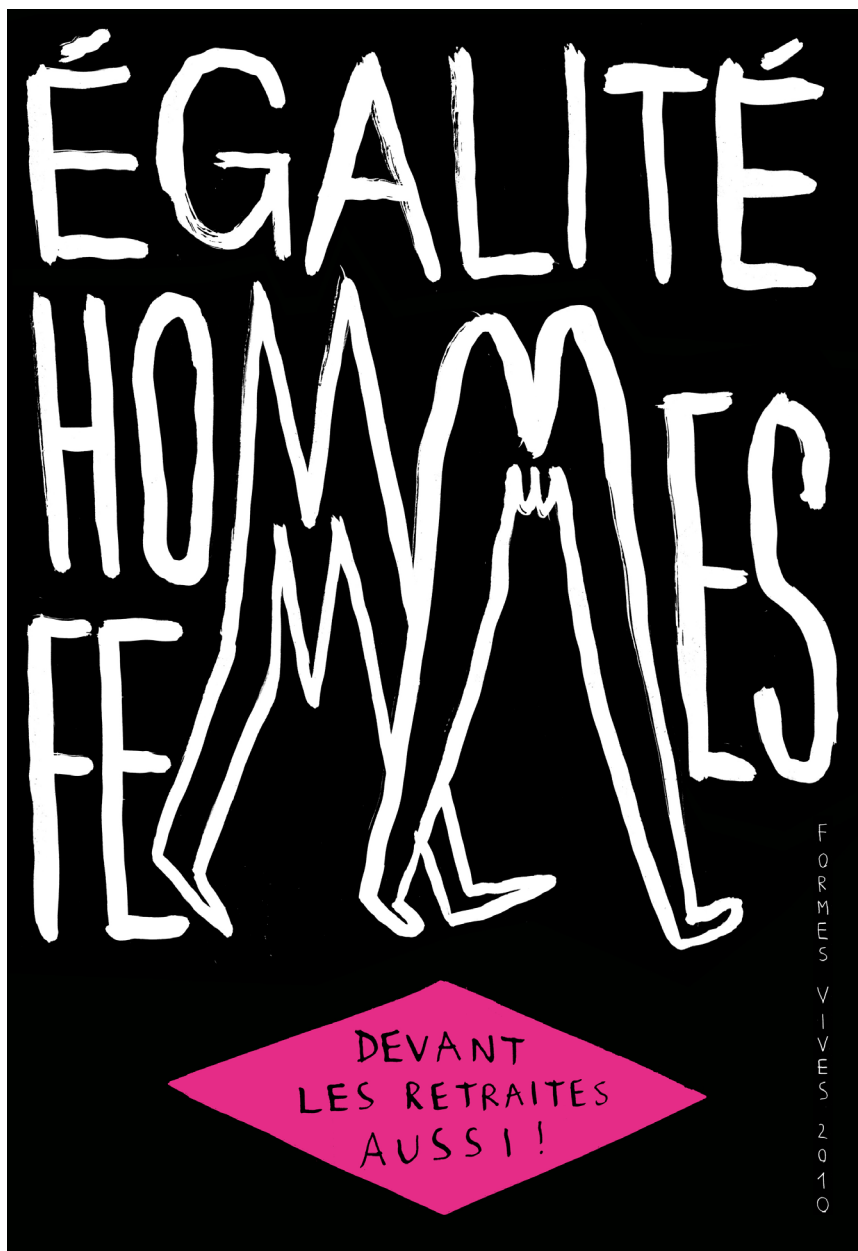
C'est le cas notamment en 2018 d'une campagne de publicité de la marque Stabilo qui utilisait leur célèbre feutre to *Highlight the remarkable*^a et mettait en avant une femme à la vie remarquable mais tombée dans l'anonymat. Le design graphique peut être utilisé, à l'instar de l'éducation, à des fins de médiation auprès de certains publics, tels que les enfants ou pré-adolescent-e-s. Cela prend souvent la forme du jeu pour introduire et initier ce public à certaines questions.



m Guerrilla
Girls, *Story* sur
instagram, 2020



n Christophe Gaudard, *Agir contre les violences faites aux femmes*, 2007



o Formes Vives, *Égalité Hommes-Femmes*, 2010



p Gérard Paris-Clavel, *Qui a peur d'une femme ?*, 1995



q Stabilo, *Highlight the Remarkable*, 2018

Le *Féministival* organisé à Marseille en 2019 proposait justement des jeux de plateau permettant de redécouvrir les femmes oubliées de l'histoire dans le domaine des sciences mais aussi des jeux de rôle pour sensibiliser le public aux questions ayant trait à la transidentité. Le métier de designer graphique est donc large, et peut aller des affiches aux jeux (vidéos) par exemple.

Changer les règles : le jeu (vidéo)

La question se pose alors de changer les règles, l'ordre social afin que les femmes accèdent à une plus grande égalité dans tous les domaines. Ce changement de règles a été mis en scène par Riad Sattouf de façon hyperbolique et humoristique dans *Jacky au Royaume des filles*, qui relate une histoire au sein d'une société dirigée par les femmes, et où les hommes sont les dominés.

La question peut être alors de changer les règles du jeu. Celles-ci sont alors une sorte de métaphore de la société. À l'instar des lois qui, lorsqu'elles changent, modifient alors le comportement des individus, dès que l'on change les règles d'un jeu, on modifie le comportement des joueurs. On a vu une évolution des connaissances biologiques considérables ces deux derniers siècles, qui remettent en causes bien des représentations du corps humain, dont la découverte au XVIII^e siècle des ovocytes et des spermatozoïdes, autant responsable l'un que l'autre à la fécondation⁵¹. Ces nombreuses découvertes remettent en question toutes les constructions mentales de plusieurs sociétés, le masculin actif et positif opposé au féminin passif et négatif. On peut alors se demander pourquoi si ces représentations sont erronées, donc les conditions à l'inégalité des genres, alors pour quelles raisons les comportements de la société ne change pas ?

51 Françoise Héritier, *Masculin / féminin II : Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002, p. 204

Le thème du jeu peut être élargi aux jeux vidéos. Ceux-ci sont considérés comme plutôt masculins et la question du sexisme dans le jeu vidéo est souvent abordée. Cependant, aujourd'hui les joueurs sont de plus en plus de tous genres. En effet, selon une étude du CNC, les joueurs tendent à devenir de plus en plus paritaire en France⁵². Mais la difficulté demeure dans la représentation de personnages féminins tout d'abord, mais qui permettrait également la visibilité d'autres personnes discriminées. On rejoint ici la question de l'intersectionnalité. En effet, les œuvres vidéoludiques peuvent être des vecteurs sociologiques importants si tant est qu'une réflexion soit menée, sur la représentation des personnes transgenres, non-binaires, asexuelles, homosexuelles ou de couleurs par exemple. Dans l'article Pour un jeu inclusif : la bibliothèque comme *safe space*, ce qui importe c'est aussi de construire un lieu qui permette de créer cette inclusivité, pour permettre la construction de soi en proposant des jeux avec des personnages non-stéréotypés et divers. Il est aussi primordial de représenter les personnes qui créent les jeux vidéos : donner à voir qu'il existe aussi des développeuses, des créatrices, des programmeuses. Muriel Tramis par exemple qui milite pour rendre les carrières scientifiques et techniques accessibles aux jeunes filles. Ses jeux sont aussi de formidables exemples. Ses premiers jeux, *Méwilo* et *Freedom*, retracent l'Histoire de la Martinique et de l'esclavage, qui n'est pas fréquemment mise en avant. Elle a aussi été la co-conceptrice de jeux éducatifs, notamment de la gamme ADI avec *Adibou* et *La bosse des maths*, un jeu pour apprendre les mathématiques en s'amusant, son premier enjeu était de les rendre surtout accessibles aux élèves de genre féminin⁵³. L'exposition *Computer Grrrls* en 2019 à la Gaité Lyrique avait pour objectif de revisiter l'histoire des femmes et des machines et esquisser des scénarios plus inclusif. Des ateliers divers étaient proposés, notamment un de conception de personnages de jeux vidéos non-stéréotypés⁵⁴.

52 Les pratiques de consommation de jeux vidéo des Français, CNC, 2014

53 cf. Entretien

54 Computer Grrrls, T.I.N.A. - *There Is No Alternative*, 2019

Conclusion

Par cette synthèse je n'entends pas résoudre les problèmes d'égalité entre les genres mais plutôt de questionner les ressorts qui font que les femmes sont souvent sous-représentées. J'ai ainsi tenté d'apporter des éléments de réponses aux causes qui font que le statut de la femme est trop souvent dénigrée dans l'histoire des inventions, sciences et techniques. Cela repose notamment sur des schémas de pensées qui se répètent sous des formes plus ou moins différentes à travers les siècles : des représentations archaïques, en passant par le rôle qu'on eu notamment les religions monothéistes et les médecins et la science dans nos sociétés occidentales. La prise de conscience face à cet état de fait a été longue à émerger, mais le début du XX^e siècle marque un tournant important avec la lutte pour le droit de vote qui engendra d'autres luttes jusqu'à nos jours. Si l'invisibilisation dont ont été victime les femmes prend part dans la plupart des domaines, les sciences et techniques sont largement touchées donnant naissance à l'effet Matilda, un phénomène d'invisibilisation systématiques des femmes dans le domaine des sciences. De nombreux facteurs ont facilité un cercle vicieux, qui compromet la réussite des femmes. Mais la question est alors face à cela d'organiser la visibilité, par le design, et le jeu qui aurait pour rôle de sensibiliser aux questions de genres et de réhabiliter une certaine égalité par la représentation des personnes marginalisées.

Une phrase d'un député hostile à la loi Neuwirth⁵⁵, qui résume ce qu'expose Françoise Héritier au long de ses livres : « si on accordait aux femmes la liberté

⁵⁵ Loi autorisant la contraception, adoptée par l'Assemblée Nationale Française en 1967

56 Françoise Héritier,
*Masculin / féminin II :
Dissoudre la
hiérarchie*, Odile
Jacob, 2002, p. 203

de contraception, les hommes perdraient la fière conscience de leur virilité féconde. » Si on reprend les mots clés de cette phrase : conscience, virilité, fécondité et fierté, on obtient la raison profonde de la domination⁵⁶. Aujourd'hui, certains hommes se revendiquent en tant que « masculinistes », mouvement censé être une réponse à ce qu'est le mouvement féministe, et comme son nom l'indique en faveur des hommes. Dans *La crise de la masculinité*, autopsie d'un mythe tenace, de Francis Dupuis-Déri, l'auteur démontre en quoi cette crise de la soi-disant baisse de représentation des hommes et la menace des féministes n'a pas lieu d'être. En effet, il démontre que quelque soit le discours découlant d'une « crise de la masculinité », le genre masculin ne sera jamais dépourvu de représentations et de modèles pour leur prouver qu'ils peuvent réussir. « Pour nous prouver que l'homme est intelligent, nous pouvons nous référer aux savants célèbres. Pour nous convaincre que l'homme a du talent, nous pouvons nous identifier aux artistes de renom. » Enfin, la violence est toujours de mise contre les femmes qui tenteraient de rejoindre les domaines prisés par les hommes. Que faire quand la misogynie conduit à des actes tels que l'histoire de la tuerie en 1989 de l'École polytechnique de Montréal, où un jeune homme s'y est introduit afin de tuer le plus de femmes possible⁵⁷ ?

57 Denis Villeneuve,
Polytechnique,
2009, 77 minutes

Arts, techniques et civilisations

Introduction

Les femmes dans l'art : hôtesse, muses et usages de pseudonymes	63
--	----

Le cas de Charlotte Perriand et Le Corbusier

Présentation de Charlotte Perriand	64
La minimisation du rôle de Charlotte Perriand	65
L'exemple de la chaise "LC4 Le Corbusier"	66

Conclusion	68
-------------------	----

INTRODUCTION

Les femmes dans l'art : hôtesse, muses et usages de pseudonymes

Lorsqu'on parle des femmes ayant recouru à un pseudonyme masculin en art, l'exemple le plus connu est sans doute celui de George Sand en littérature, qui avait du le faire afin de, non seulement se faire un nom dans le domaine de la littérature, mais surtout en premier lieu de pouvoir être publiée. Il en est de même pour de nombreuses femmes dans d'autres domaines artistiques : Gérard d'Houville était le nom emprunté par Maria de Heredia afin de pratiquer ses activités de dramaturge, poétesse et écrivaine. Les pseudonymes masculins leur permettaient également de se faire connaître dans une dimension plus neutre, car couvert du masculin considéré ainsi et sans redouter d'être renvoyé à leur condition de femme. On voit difficilement un homme au XIX^e siècle adopter un pseudonyme féminin, car il n'aurait eu aucun avantage à le faire et très rare étaient ceux qui le faisait. De ce fait, dans l'art, les femmes étaient souvent des muses pour des artistes masculins. Parmi les plus célèbres, il y a sans doute Dora Maar^a, souvent seulement décrite comme muse de Pablo Picasso mais qui avait son propre travail artistique : elle était à la fois photographe et peintre. Cet exemple parmi tant d'autres montre bien que face au masculin, le féminin n'obtient pas les mêmes titres de reconnaissance et de noblesse. Ainsi, les femmes en art sont reléguées au second-plan en tant que modèle, hôtesse, celles qui tenaient des Salons par exemple. Afin de justifier tout cela, on invoque la nature, comme vérité



a Dora Maar, 1947

1 Marion Police, *Les femmes artistes à l'épreuve de l'histoire*, Le Temps, 2019

biologique qui font des femmes des êtres sensibles par nature mais pas entreprenants. Le fait d'avoir recours aux pseudonymes leur permettait de se façonner une identité au-delà de leur genre et de se distinguer. Cependant, des siècles plus tard les femmes n'ont plus forcément besoin d'avoir recours à ce genres de « stratagèmes » et exercent en leurs noms propres, elles passent alors « d'objet (modèles) à sujet (artistes)¹ », telle que Charlotte Perriand en design. Son cas nous intéresse, car le schéma d'invisibilisation des femmes n'épargne pas l'art et sans un travail de réhabilitation important, le rôle majeur de cette dernière serait tombée dans l'oubli.

LE CAS DE CHARLOTTE PERRIAND ET LE CORBUSIER

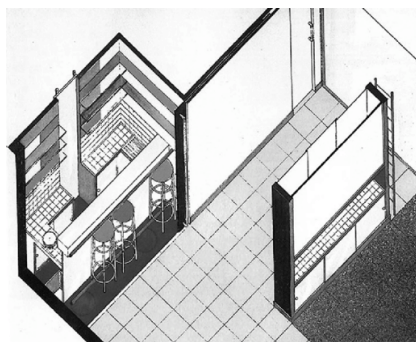
Présentation de Charlotte Perriand

Charlotte Perriand est née le 24 octobre 1930 à Paris, et décédée le 27 octobre 1999 à Paris également. Elle grandit dans la capitale française, bien qu'ayant passé les trois premières années de sa vie en Bourgogne auprès de son grand-oncle. Toutes les biographies sur Charlotte Perriand s'accordent pour raconter qu'à l'âge de ses dix ans, elle fût hospitalisée pour une opération de l'appendicite. C'est là qu'elle aurait pris goût pour les lignes épurées, dénotant totalement avec le domicile de ses parents, rempli de bibelots. On retiendra alors sa perception du vide, qui est « tout-puissant parce qu'il peut tout contenir. » La genèse de tout son futur travail se tiendra largement dans son enfance, avec son rapport à la nature qu'il lui importe beaucoup. Après des études à l'Union Centrale des Arts Décoratifs, elle expose à l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes de 1925, puis en 1926 au Salon des artistes décorateurs, son *Coin de Salon*. Enfin, en 1927 son exposition du *Bar sous le*

toit au Salon d'automne la conduira à s'associer à Le Corbusier et son cousin, Pierre Jeanneret, dans le même atelier. La voyant comme une décoratrice, Le Corbusier ne la prend pas au sérieux au départ, et lui fait savoir clairement qu'ici « on ne brode pas des coussins ! » Il faudra pour Charlotte Perriand prouver sa valeur à ses yeux pour enfin collaborer avec lui pendant près de dix ans, jusqu'en 1937.

La minimisation du rôle de Charlotte Perriand

Son œuvre est empreinte de l'univers industriel, alors que les années 1920 se tournent plutôt vers le mouvement Art Déco. Les meubles qu'elle conçoit en adoptant des matériaux, tels que des tubes chromés, font alors partis de l'avant-garde, comme ce phare de voiture employé comme spot lumineux. Ce goût et l'usage de ce genre de matériaux, elle le fait bien avant sa collaboration avec Le Corbusier. C'est d'ailleurs cela qui lui a permis, par son style si particulier pour l'époque, d'être exposé en son nom propre au Salon des artistes décorateurs en 1928, un an après le début de son travail dans l'atelier de Pierre Jeanneret et Le Corbusier. D'autres projets plus personnels voient également le jour pendant cette période, tel que *Travail et Sport*^b publié en 1927 dans le *Répertoire du goût moderne*, sous forme d'axonométries de ce dessein que la designer produit hors d'une quelconque collaboration avec les deux cousins. Dans cette même revue, elle est décrite comme étant « l'avant-garde », est cela bien avant son association avec ce cabinet d'architecte. Elle travaille de paire avec Le Corbusier sur de nombreux projets : c'est notamment elle qui développe la base pour les unités d'habitation de quatorze mètres carrés destinées à la « Ville Radieuse » du fameux architecte,



b Charlotte Perriand,
Travail et Sport, 1927

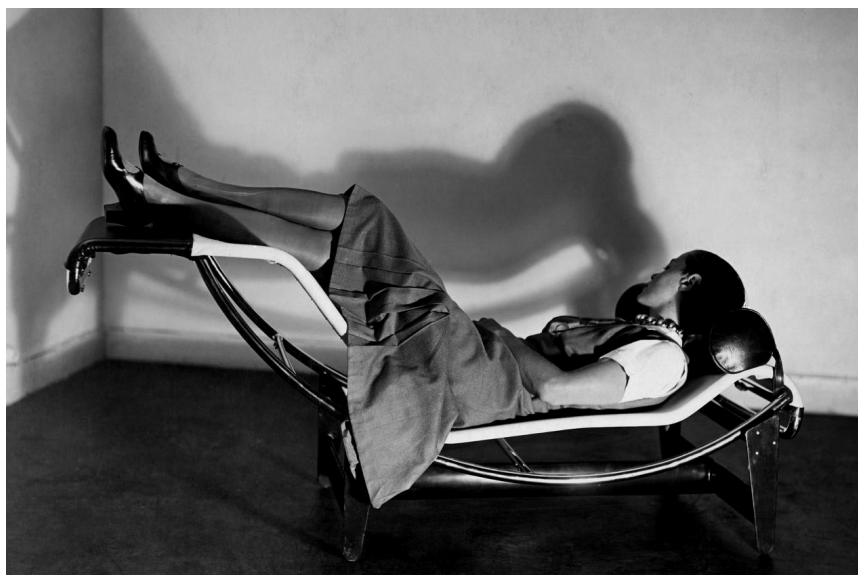
en s'appuyant sur les théories du Taylorisme. Cependant, selon le même schéma que l'effet Matilda en sciences, qui est un phénomène d'invisibilisation systématiques des femmes dans ce domaine, le travail de designer de Charlotte Perriand a été largement minimisé en faveur de Le Corbusier. Nombreux sont les ameublements qu'elle a conçu qui furent attribués à ce dernier, tels que la *bibliothèque de la Maison de la Tunisie*^c, ou encore le *bureau Boomerang*. Ce bureau a aussi largement inspiré Maurice Calka, à qui on a aussi parfois vu attribué cet élément de design. L'une des créations phares de Charlotte Perriand est sans doute *La chaise longue basculante*, à laquelle la conception fut largement décernée à Le Corbusier.



^c Charlotte Perriand,
*Bibliothèque de
la Maison de la
Tunisie*, 1952

L'exemple de la chaise "LC4 Le Corbusier"

Charlotte Perriand conçoit la première version de sa célèbre chaise longue basculante^d en 1927, lorsqu'elle débute dans l'atelier de Le Corbusier. L'objectif que lui avait fixé l'architecte était de concevoir du mobilier afin d'équiper les villas Church et La Roche, en lui fournissant des références telles que le fauteuil *Sur-repos* du Docteur Pascaud, de 1925



ainsi que le rocking chair de Thonet. Ainsi fait, le travail entier de sa création appartenait à Charlotte Perriand. Cependant, en 1929, le brevet d'invention de *La chaise longue basculante* – son nom d'origine – est déposé au trois noms des membres du cabinet : Charlotte Perriand, Le Corbusier et Pierre Jeanneret. Dorénavant, cette fameuse chaise apparaît alors davantage comme l'association de leur travail à tous trois. Par la suite, le nom de Charlotte Perriand est cité – s'il est effectivement – à la fin, après celui de Le Corbusier et de Pierre Jeanneret, comme si elle avait été seulement conceptrice au second-plan de cet objet de design. Cela la renvoie alors à un statut de « petite fée », les petites mains aux côtés des grands couturiers qui dévalorise son rôle majeur de designer.

d Charlotte Perriand,
*Chaise longue
basculante, B306, 1927*

Mais lorsqu'elle quitte l'atelier de Le Corbusier en 1937, elle ne laisse pas ce projet important pour elle de côté. Lors de sa mission au Japon, commanditée par le ministère du commerce et de l'industrie japonais, elle revisitera sa chaise grâce

à d'autres matériaux qu'elle découvrira là-bas, tel que le bambou. Elle se réapproprie sa chaise longue basculante en combinant le modèle original à ce nouveau médium, et tente par là de lui réattribuer son nom. Cependant à partir de 1964, l'entreprise Italienne Cassina devient l'éditeur exclusif de la chaise longue et lors de sa réédition, la nomme alors « LC4 » en référence aux initiales de Le Corbusier ; nom qu'elle porte toujours à ce jour, qui efface totalement celui de Charlotte Perriand. Jusqu'alors son rôle était largement tombé dans l'oubli, jusqu'au travail de réhabilitation et qui depuis 2019, porte enfin ses fruits, preuve en est de nombreuses publications retraçant la vie de la designer et architecte, de documentaires, de films et toutes autres objets de communication autour de son travail.

CONCLUSION

La fille de Charlotte Perriand, Pernelle Perriand-Barsac, s'était exprimée sur France Inter en 2019 à propos de la carrière de sa mère. Ces mots sont alors les suivant : « Il faut toujours qu'on la marie avec un homme. Son nom est toujours gommé. » Ces propos résument entièrement le cas de figure problématique posé ici : malgré l'ensemble du travail en tant que designer et architecte que Charlotte Perriand a pu fournir pendant toute sa carrière, son nom est systématiquement associé à celui d'un homme. Cela traduit d'une difficulté d'une plus grande envergure qui est de justifier et légitimer le travail d'une femme par le rapport qu'elle a pu entretenir avec un homme dans le même domaine d'expertise qu'elle. Ainsi, on réduit souvent les femmes à « femme de », « sœur de », « fille de », sans s'intéresser à leur vie en leur nom propre.

Entretien

Muriel Tramis est conceptrice de jeux vidéos. Elle est l'une des rares créatrices françaises du secteur. Elle fût notamment nommée au rang de Chevalier de la Légion d'honneur lors de la promotion du 14 juillet 2018. Elle est la première femme et troisième personnalité issue du monde du jeu vidéo en France à recevoir cette distinction.

Pour commencer, quel est votre parcours ?

Après mon bac scientifique, j'ai fait une école d'ingénieur : l'ISEP, l'Institut supérieur d'électronique de Paris. J'ai donc eu un diplôme d'ingénieur. Avec ce diplôme, j'ai travaillé pour une entreprise d'armement. Je me suis donc retrouvée dans un service qui programmat des drones militaires. Les armes étaient fabriquées en France et servaient dans les pays en guerre, hors de l'Europe. Donc j'ai commencé à avoir des états d'âmes et je ne me voyais pas faire toute ma carrière dans l'armement, alors qu'elle était toute tracée. Quand j'ai dit que je voulais partir, on m'a carrément proposé d'être cheffe de service. J'étais la seule femme ingénieure dans ce milieu essentiellement masculin d'ailleurs. Déjà le milieu d'ingénieur est masculin, nous n'étions que dix pourcent de femmes à avoir un diplôme d'ingénieur dans ma promotion. D'autant plus que j'étais dans un autre domaine essentiellement masculin, qui est celui des vendeurs d'armes. Donc j'étais vraiment une exception mais je devais bien rendre service parce qu'on m'a proposé une promotion pour me retenir. Mais je n'ai pas voulu rester, j'ai démissionner sans trop savoir où j'irais. J'ai travaillé de nombreuses années au sein de Coktel Vision, avant sa fermeture. En 2018, j'ai été élevée au grade de chevalier de la légion d'honneur, la cérémonie avait eu lieu à la Paris Game Week.

Qu'est-ce qui vous a orienté vers le domaine du jeu vidéo ?

Donc à la faveur des formations qu'on m'a proposées par la suite, j'ai choisi une formation en marketing et communication. Dans cette formation, j'ai découvert le pouvoir de l'image, que celle-ci était utilisée en publicité pour influencer, mais pour éduquer aussi. Par la suite, j'avais un stage de fin de formation à faire. J'avais découvert les jeux vidéos comme j'étais

informaticienne, je jouais beaucoup quand j'étais plus jeune : c'est tout naturellement que je suis allée vers le jeu informatique. L'une des personnes avec qui je faisait cette formation m'a parlé de Coktel Vision, une société qui créait des jeux vidéos et des logiciels éducatifs d'Histoire de France et de langues. Ils m'ont prise en stage, et à la fin je leur ai proposé un scénario d'Histoire, mais d'Histoire de ma région : les Antilles. On m'a donné un ordinateur où j'ai pu programmer très facilement des logiciels éducatifs. Par la suite, ils m'ont engagé comme cheffe de projet, j'encadrais donc des équipes de graphistes.



a Méwilo, 1987

Méwilo^a, qui montrait la société créole du début du siècle dernier dans la ville de Saint-Pierre, au lendemain de l'abolition de l'esclavage. J'ai écrit ce scénario avec la complicité de Patrick Chamoiseau. C'est lui qui m'a donné une conscience politique. Il m'avait briefé sur l'esclavage, c'était quelque chose que je ne connaissais pas, puisque ça ne s'apprenait pas dans les livres scolaires à l'époque. On avait les mêmes programmes que la France donc on apprenait l'Histoire de France, la géographie

de France, et si bien que j'ai pas appris ma propre Histoire, ni ma géographie. J'ai continué et proposé à mon éditeur un autre scénario. Cette fois j'ai eu envie de faire un *role game*, sur l'esclavage^b. C'est-à-dire que là, on incarnait un esclave qui devait s'échapper d'une



b Freedom, 1988

plantation en une nuit. C'était tout à fait innovant, alors qu'aujourd'hui on fait beaucoup d'*escape game*.

J'ai vu que vous militiez aussi pour inciter les jeunes filles à choisir des carrières techniques ou scientifiques.

En tant qu'ingénieure, je militais au sein de l'association française des femmes ingénieures. Je militais au sein des collèges et des lycées auprès des jeunes filles pour les inciter à aborder des carrières scientifique et techniques. J'avais détecté que les mathématiques étaient un frein. Pour les élèves de troisième, au moment où elles choisissaient leur orientation, alors qu'elles étaient très bonnes en maths en sixième, en cinquième, elles perdaient confiance en elles en quatrième, en troisième.

C'était des freins sociologiques, c'est-à-dire que les carrières qu'on leur proposait étaient des carrières traditionnellement féminines. Et si elles allaient d'elles-mêmes vers des carrières scientifiques, on les décourageait en leur disant que les mathématiques étaient trop compliquées. Je milite aussi en Martinique aussi quand j'y suis. Il y a du chemin à faire parce que je constate que les filles n'ont pas beaucoup d'ambition, à cause de leur éducation. Elles ont toutes envie d'être hôtesse de l'air ou infirmière. Je leur dit : « et pourquoi pas pilote d'avion ou chirurgienne ? » Je constate qu'il y a toujours les mêmes freins envers les mathématiques. Je pense que c'est aussi culturel. Tant que les adultes agiteront les mathématiques comme un épouvantail, les filles n'oseront pas y aller. Ou alors elles devront vraiment avoir l'ambition chevillée au corps pour avoir envie de passer tous les obstacles car on les décourage fortement.

Quels sont vos alors moyens d'action ?

Les moyens d'actions les plus concrets c'est d'aller dans les collèges et les lycées, ce que je continue à faire régulièrement, principalement le jour de la journée internationale des droits des femmes le 8 mars. En 1989, j'avais eu envie de faire un logiciel qui dédramatisait les mathématiques, que j'ai appelé *La bosse des maths* pour les collégiens. C'était la première fois en France qu'on parlait des mathématiques sur un ton ludique. On a eu beaucoup de succès parce que les collégien-ne-s eux-elles-mêmes plébiscitaient ce jeu et avait envie d'y jouer. *La bosse des maths* a eu son petit succès. L'éditeur en voyant ça s'est dit qu'il y a peut-être là la place pour un concept pédagogique fort, qu'on a baptisé ADI : Accompagnement Didacticiel Intelligent. Ça a eu un succès fabuleux parce qu'il y avait plusieurs choses innovantes. Premièrement, un petit personnage virtuel qui s'adressait directement à l'élève. Deuxièmement, il s'adressait de façon bienveillante à l'enfant. Il était toujours encourageant et à la fin il proposait de jouer. Ça a eu un succès monstre auprès des élèves qui n'avaient aucuns freins cette fois à aller vers des logiciels éducatifs. Après ADI, on s'est dit qu'on allait continuer à proposer des jeux éducatifs, mais cette fois pour les plus petits. C'est comme ça qu'*Adibou* et *Adiboud'chou* sont nés.

Vous semblez donc vous être fait un nom dans le milieu du jeu vidéo. Comment définiriez-vous la place des femmes dans ce domaine au vu de votre expérience ?

C'est vrai que toute ma carrière a été marqué par le fait que j'étais en minorité dans un monde essentiellement masculin. Même dans le jeu vidéo, il y a trente ans, il n'y avait guère de femmes que dans le dessin et dans l'infographie. Mais dans la conception et dans la programmation, il n'y avait pas de femmes. Trente ans plus tard, je suis rentrée en

contact avec *Women in Games*, qui est une association qui essaye de promouvoir les femmes dans les métiers du jeu vidéo. Elles m'ont dit qu'il n'y en avait que quinze pourcents dans l'industrie et dans les écoles qui formaient maintenant dans le jeu vidéo.

Je retrouve les mêmes freins que j'avais détecté à l'époque : c'est-à-dire que le frein se trouve vraiment au début de la scolarité, au moment de choisir son métier, on décourage les jeunes filles et les jeunes femmes à aborder les carrières scientifiques et techniques. Il y a vraiment une pesanteur sociologique qu'il faut combattre. Parce que la femme occupe toujours des métiers dits traditionnellement féminins et on les décourage au moment de l'orientation. J'ai beaucoup de témoignages de jeunes femmes qui témoignaient que leurs parents leurs disaient qu'elles n'allaient pas réussir avec autant de mathématiques.

Depuis la réforme du bac, je suis complètement hostile à ce qui a été modifié, c'est-à-dire qu'on a enlevé les mathématiques du tronc commun aujourd'hui. Si les mathématiques sont optionnelles, je pense que ça va encore plus creusé ce fossé, cela va-t-il améliorer les choses, je ne sais pas si les freins vont disparaître. Si la matière mathématiques est enlevée du tronc commun, est-ce que les filles iront vraiment plus facilement vers les matières techniques ? On verra la prochaine génération d'ingénieurs, est-ce qu'on va augmenter le taux qui est de quinze pourcent aujourd'hui dans les écoles ? Je ne suis pas très optimiste aujourd'hui. Et après, c'est la même configuration, que ça soit dans le jeu vidéo ou les matières plus scientifiques ou techniques.

Vous avez mis en scène des héroïnes féminines dans certains de vos jeux vidéos, notamment Fascination. Comment avez-vous abordé la représentation des personnages féminins ?

Alors au début, j'ai un peu tâtonné avec mon premier jeu qui mettait en scène une femme c'était *Emmanuelle*. Forte de cette première expérience, j'ai fait un autre jeu intitulé *Geisha*. Avec *Geisha*, qui a eu son petit succès aussi, je me suis dis que ce n'était pas exactement ce que je voulais faire. Je veux vraiment qu'une femme soit héroïne du jeu. C'est la que *Fascination* est né. C'est peut-être celui qui a eu le plus de succès dans mes titres dits « féminins ». Dans ce jeu, l'héroïne, Doralice, est une commandante de bord, une pilote d'avion et tandis qu'elle fait un vol Paris-Miami, quelqu'un meurt dans son avion en lui donnant le secret d'une mallette. C'était un jeu avec plein d'énigmes à résoudre qui a très bien marché. Mais je tenais à ce que mon héroïne ne combatte jamais, n'ai pas d'armes et qu'elle résolve tout par la logique. Mais sûr ça je me suis plantée, parce que juste après *Lara Croft* est née. C'est aussi une héroïne féminine mais elle combat. J'ai eu tout faux. J'aurais du au contraire faire pour qu'elle se batte et j'aurais peut-être eu plus de succès, peut-être le succès de *Lara Croft*.

Dans Méwilo et Freedom, vous parlez de l'Histoire de la Martinique et de l'esclavage. En quoi aborder des questions difficiles par le jeu vidéo permet de susciter un intérêt chez des joueurs et des joueuses ?

Le jeu vidéo permet d'intéresser le public à des thématiques difficiles et en les traitant par le jeu, par le ludique. Ça permet de faire passer un certain nombre de messages.

Rapport de stage

Introduction	83
La Fabulerie	84
Contexte	85
Imagine la ville du futur	86
Patrick Lindsay	90
Contexte	91
Vidéos : Roto-cinéma et Lumiscope	92
Expérimentations : ombro-cinéma et trophées	93
Animations : mode d'emploi	94
Conclusion	96

INTRODUCTION

Afin de préparer au mieux, à la fois mon mémoire et mon macro-projet, j'ai choisi de faire mes stages dans différentes structures. Je voulais que mes expériences de stage m'apportent le maximum de nouvelles compétences. Je voulais donc prendre ces trois mois de stage pour pouvoir réutiliser par la suite les savoirs-faire nouvellement acquis dans le cadre de ma deuxième année. J'attendais donc beaucoup de ces stages, sachant que ces deux structures avaient déjà un écho avec deux projets de ma première année de DSAA. Tout d'abord, la Fabulerie, avec qui nous avons collaboré et ensuite Patrick Lindsay, dont l'un de ses dispositifs m'a servi de référence. Découvrir les structures et les personnes derrière tout cela était donc aussi significatif pour moi.

Ayant le dessein de m'orienter vers des questions féministes pour mon mémoire, et ensuite pour le macro-projet, la Fabulerie m'intéresse dans le sens, où tout simplement, elle est dirigée par une femme. Puis aussi par les actions menées par cette association : la *Fabuleuse Académie*, le soutien des femmes dans le domaine professionnel... Ce qui m'intéresse aussi ce sont les dispositifs de médiation développés par l'association, tournés vers l'interactivité et à destination des enfants le plus souvent.

D'un autre côté, j'attendais du stage chez Patrick Lindsay qu'il m'apporte des savoirs et des savoirs-faire dans l'optique de mon macro-projet. C'est d'abord parce que le travail de Patrick me semble être tourné davantage vers l'interactivité, avec par exemple son dispositif du Lumigraphe. Puis, parce que les projets qu'il conçoit font souvent intervenir des objets ou techniques inhabituels. J'aime ainsi l'idée que travailler à ses côtés pendant un mois m'apportera une expérience singulière.

LA FABULERIE



La Fabulterie est un organisme à but non lucratif fondé en 2010 par Axelle Benaich. Elle a été rejoint en 2015 par Rim Dridi, chargée d'administration, mais aussi par Yannick Vernet, président de la Fabulterie et Caroline Mellet, trésorière. La Fabulterie se trouve sur le boulevard Garibaldi à Marseille, dans l'ancien hôtel Astoria. L'ancienne salle de réception de l'hôtel est devenue un espace de co-working. La Fabulterie, c'est aussi un lieu qui laisse le champ libre à la métamorphose, et devient modulable afin d'accueillir toutes sortes d'événement, d'ateliers, d'expositions, de spectacles, de réunions, de formations. L'association s'engage aussi à s'investir du côté des professionnels par des réunions ou par le déploiement et le soutien de programmes d'actions dans le milieu culturel.

Parallèlement, Axelle développe des dispositifs d'expériences. Toutes ces créations sont mises en place et regroupées sous le label *Machines à histoire*, et sont à présent une structure autonome. Ce sont des dispositifs, alliant numérique, interactivité, découvertes et contenus culturels, idéal pour la médiation autant en atelier que dans les musées. Ils sont souvent intégrés à du mobilier ancien, chinés dans les brocantes. Leur utilisation est toujours plutôt intuitive, et souvent ludique, afin de toucher un maximum d'utilisateurs de tout âge, surtout les enfants, mais aussi les adolescent-e-s et les adultes.

Axelle, bien qu'elle ne se définisse pas sous le terme de féministe, s'engage tout de même par ses actions à défendre cette cause. L'un des exemples est l'importance qu'elle donne à rendre plus visible les femmes qui aimeraient porter un projet à sa finalité. C'est la raison qui l'a poussée à créer la *Fabuleuse Académie*, permettant à vingt-et-une femmes de concrétiser leurs idées, grâce à l'aide de la

structure ainsi que d'une équipe de professionnels. De plus, lors de mon stage j'ai pu assister à l'un des événements de la Fabulterie mettant en avant ces questions féministes, sur les violences faites aux femmes¹. C'est une pièce de théâtre qui regroupe une série de portraits à la fois des victimes, des témoins et même des bourreaux de ces violences. Dans la même lignée, l'une des autres ambitions d'Axelle était de lancer une école du numérique au sein de la Fabulterie. Elle aurait donné l'occasion à une sélection (qui se serait faite sur leur niveau d'étude : bac ou infra-bac) de femmes de se former au numérique.

1 Crystelle Canals et Milouchka, *Les maux bleus*, Compagnie de l'éclair, 2019



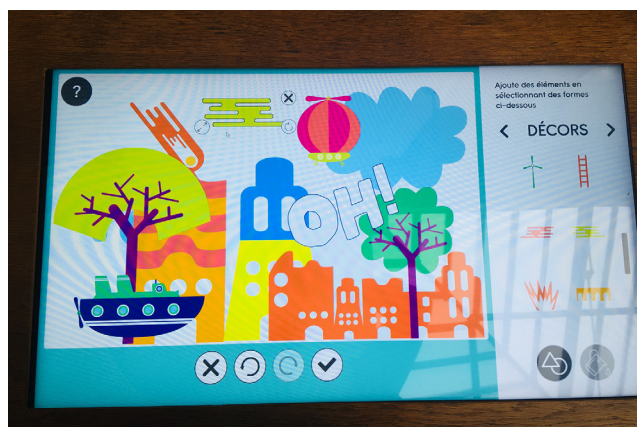
Contexte

Quatre mois sont dédiés chaque année à des résidences afin de préparer de nouveaux ateliers, créations numériques, programmes et dispositifs. La Fabulterie est alors banalisée dans cette optique. C'est ainsi que quatre stagiaires et moi-même sommes invitées à expérimenter, réfléchir et enfin proposer des projets que La Fabulterie pourra proposer tout au long de cette année.

Imagine la ville du futur

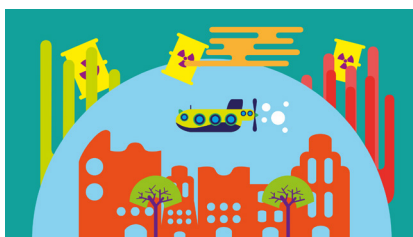
Lors de mon stage à La Fabulterie, j'ai réalisé entièrement pendant deux mois un projet d'atelier à destination des enfants. Axelle m'avait seulement donné pour directive d'utiliser l'une de ses *Machines à histoire* sur le thème de la ville du futur. Je lui transmet donc mon idée d'un atelier de fabrication de cartes postales, qui renvoie aussi au thème du voyage : dans différents lieux mais aussi à travers le temps, à partir de la *Fabrique*. C'est un logiciel sur tablette tactile, utilisant le principe de *drag and drop*². Ainsi chaque participant-e pourra fabriquer lui-même sa carte, qu'il pourra ensuite garder, échanger ou envoyer. Je me tourne vers des références dans la science-fiction, mais aussi dans les utopies, voire les dystopies, afin de définir l'univers des éléments que je dois créer, afin qu'ils soient ajoutés dans l'application. J'essaye de répondre à un maximum de questions afin d'affiner mon projet. Où ? Quand ? Qui ? Comment ? Pourquoi ?

Parallèlement à la création des visuels, je m'interroge aussi sur la forme et le déroulé de l'événement en lui-même. Sans avoir d'expérience sur la mise en place d'un atelier, je tente d'inventer des instructions.





Niveau 1 — Facile



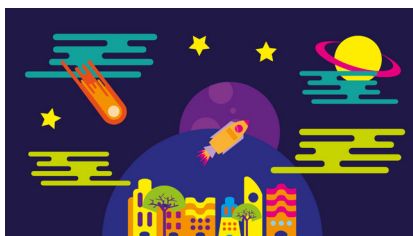
Niveau 2 — Moyen



Niveau 3 — Difficile

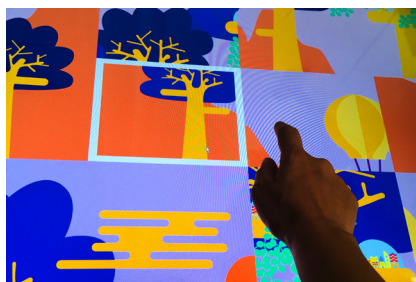


Niveau 4 — Très difficile



Au-delà de repartir avec une jolie carte imprimée, l'atelier permet d'atteindre d'autres objectifs. Il me paraissait important, face à un jeune public, de les faire se questionner sur le futur et l'écologie.

Je complète cet atelier par des mini-jeux. Tout d'abord, par un quiz, qui pose la question de savoir parmi trois choix illustrés, lequel des lieux à l'apparence futuriste existe réellement. Cette simple question donne aux enfants un moyen d'ancrer la fiction dans la réalité. L'un des trois lieux est effectivement bâti, mais l'explication de fin de jeu leur apprend que les deux autres sont quand même des projets sérieux d'architectes. Puis, quatre puzzles de différents niveaux selon les âges sont proposés. Il s'agit de remettre une image dans l'ordre pour voir le résultat. C'est ici des paysages réalisés en amont qui peuvent être une inspiration ou une réponse pour faire à son tour sa carte postale dans la *Fabrique*.



Cette réflexion autour d'un seul projet pendant deux mois consécutifs m'a semblé être un bon entraînement pour un autre : le macro-projet. À travers les différents « jeux » sur l'application, j'ai pu dans un sens, raconter une histoire. La narration a forcément une grande place dans les objectifs de ces dispositifs, et c'est ce qui m'a intéressé dès le départ.

PATRICK LINDSAY



Patrick Lindsay a fait ses études à Paris. D'abord diplômé d'un BTS Communication visuelle, il enchaîne par un cursus à l'École Nationale Supérieure des Art Décoratifs de Paris : l'ENSAD. Il est engagé dans des agences à la suite de ses études, avant de travailler en tant que graphiste indépendant à Marseille depuis 1998. Il s'est installé depuis quelques années dans un atelier au 5 rue Pascal : *Le Tricycle*. Situé dans le septième arrondissement, il le partage avec d'autres freelances : Nicolas Aubert, Aurélien Débat, Géraldine Attwood, Charlotte Moatti, Stéphane Parayre et J-O Miramont.

Patrick travaille en majeure partie pour le secteur culturel. Ses clients sont les théâtres, les festivals, les musées, les centres d'art.. Ceux-ci ayant besoin de renouveler chaque année leur supports de leurs nouveaux programmes, ce sont des clients réguliers sur qui il peut compter pour être sûr de toujours avoir du travail. Ses références sont l'univers héraldiques, le roman-photo, les tampons le lettrage et la bande dessinée également.

Le thème récurrent dans le travail de Patrick est sans aucun doute le jeu. Le jeu autour de l'image bien sûr, mais aussi de la typographie et l'agencement entre ces différents éléments. Ses projets sont à cette image : ludique et colorés, faisant la part belle à l'interactivité et la modularité. Le projet qui semble lui tenir à cœur depuis quelques années déjà, qu'il affine, étoffe et renouvelle sans cesse est le *Lumigraphe* une commande du Signe, Centre National du Graphisme à Chaumont. Il fonctionne sur des plaques de plexiglas percés de plusieurs trous dans lesquels on vient insérer des rivets qui serviront à disposer des engrenages. Ceux-ci sont découpés, puis gravés, dans du plexiglas. Ces dispositifs sont présentés soit sur une

table lumineuse, soit sur des rétroprojecteurs qui projette et augmente la création de l'utilisateur. Il peut alors l'animer par la rotation des pièces, créant le mouvement. Il a exposé son dispositif au Signe à Chaumont en 2016, mais aussi plus récemment à Fotokino, que j'avais pu découvrir au printemps 2019.



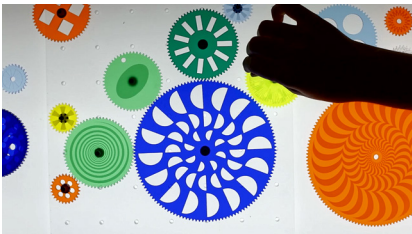
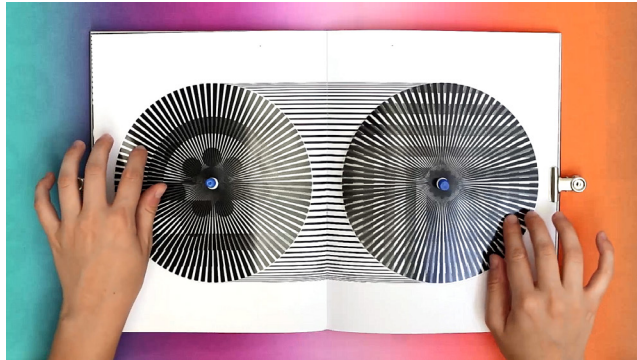
Contexte

Contrairement à la Fabulogie, où le projet que j'allais réaliser pendant deux mois, avait été décidé d'un commun accord entre Axelle et moi, je ne savais pas à quoi m'attendre pour ce second stage. Patrick me propose de faire de la vidéo et de l'animation, en utilisant respectivement *Première Pro* et *After Effect*. L'avantage est que cela m'a permis de découvrir, de m'améliorer, voire de me perfectionner, sur des outils et des logiciels plus ou moins nouveaux pour moi.

Vidéos : Roto-cinéma et Lumiscope

3 Imprimerie en ligne
spécialisée dans
les arts graphiques

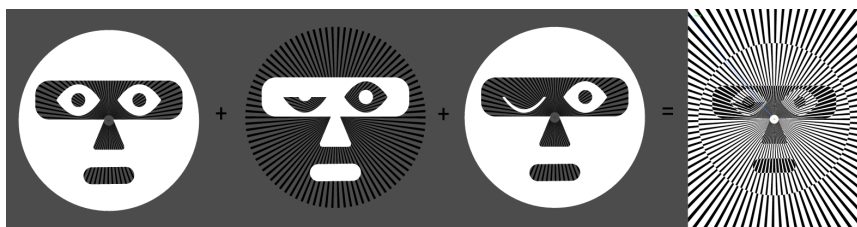
La première tâche dont m'a chargée Patrick est de réaliser une courte vidéo pour diffuser son travail notamment sur les réseaux sociaux. Au cours de l'été 2019, il a été invité par le magazine *étapes* : à proposer un « jeu », le thème du numéro estival. En collaboration avec Exaprint³, il soumet son idée de *roto-cinéma*, basé sur la technique de l'ombro-cinéma. C'est une technique ancienne d'animation, utilisée au début du XX^e siècle. Le système utilisé repose sur la persistance rétinienne. Les silhouettes dessinées en plusieurs positions apparaissent à travers la trame de l'écran, ici un Rhodoïd imprimé. L'effet stroboscopique crée l'illusion du mouvement. Le tournage des séquences dure plusieurs jours et je tri les rushes au fur et à mesure. Le montage prend forme, j'ajoute aussi du son, des bruitages et de la musique que je sample, grâce aux conseils de Patrick.



Il me demande de réaliser à la fin de mon stage une vidéo similaire pour mettre en avant les nouveaux engrenages de son *Lumigraph*.

Expérimentations : ombro-cinéma et trophées

Comme je l'expliquais précédemment, l'ombro-cinéma est une technique permettant d'animer des images imprimées grâce à un écran tramé. Patrick me propose de tester ce procédé pour « donner vie » à des visages. Clins d'œil, yeux qui louchent ou qui regarde de gauche à droite, bouche qui se ferme, qui s'ouvre, bouche qui sourit : les réponses sont multiples. Je me rend compte que plus le mouvement est décomposé plus il est visible correctement en l'animant. Cette technique s'ajoute à la liste des médiums possibles pour la narration interactive. Car c'est une animation, mais elle nécessite l'action d'un usager pour fonctionner.



Par la suite, Patrick est commandité par l'un de ses clients réguliers : Arcade⁴. Cette fois, afin de récompenser les compagnies, les artistes et les responsables pour leur participation au *LaboPro*, un espace libre de réflexion, d'expérimentation et de construction, la demande d'Arcade est de pouvoir décerner des trophées originaux. Ce qu'il a en tête, ce sont des trophées à construire soi-même, sur le modèle de *House of Cards* de Charles et Ray Eames. À l'aide de formes découpées dans du bois, dotées de petites encoches, le lauréat pourra monter son précieux trophée en les encastrant ensemble. Patrick me demande donc de tester des formes : baroques ou géométriques, voire un peu fantaisistes à l'aide de carton plume.

4 Agence régionale des arts du spectacle et de la culture en PACA qui accompagne le développement de la filière des arts du spectacle depuis 1974



Ces tests de découpe dans du carton plume furent un peu moins formateurs que les autres projets, mais intéressants cependant d'un point de vue graphique.

Animations : mode d'emploi

Pour accompagner son Lumigraphe, Patrick a édité un livret de quelques pages, démontrant un peu sa démarche, faisant la nomenclature de tous ses engrenages. Ce livret fait donc office de mode d'emploi pour comprendre le fonctionnement du *Lumigraphe*.



C'est à la demande du Signe, Centre Nationale du Graphisme à Chaumont, que que je suis chargée d'animer les dites pages.

À l'instar de la vidéo, du montage et de l'utilisation du logiciel *Première Pro*, l'animation est un médium nouveau que j'avais expérimenté pour la première fois dans mon dernier projet de première année de DSAA. J'ai donc pu m'entraîner et acquérir de nouvelles compétences sur *AfterEffect*, qui faisait parti de mes objectifs de stage. L'alternance entre projets concrets et expérimentations m'a permis de m'ouvrir à de nouveaux outils. J'ai pu aussi découvrir son travail de plus près : la réponse par le jeu fait écho à certains de mes projets, et c'est une façon de travailler que je retiens forcément. Pour mon macro-projet, et la narration interactive que j'aimerais concevoir, tous ces projets décrits précédemment me donnent des solutions possibles.

CONCLUSION

Les apports que je tire de mes stages me semblent être bénéfiques sur plusieurs plans. Premièrement, sur le plan professionnel bien entendu ; les stages sont complémentaires de ce que nous pouvons apprendre en cours, où cela est beaucoup plus basée sur la théorie et la recherche. En stage, cela peut aussi être le cas, mais ils nous montrent un aspects plus « réel » du métier, où il faut souvent savoir répondre rapidement à une demande. Mon stage à la Fabulterie n'est pas nécessairement un exemple de ce que je viens d'avancer, mais j'ai été dans un cadre particulier qui m'a laissé un temps long de création.

Deuxièmement, dans l'optique de mon mémoire et de mon macro-projet. C'est surtout le stage chez Patrick qui m'a peut-être le plus apporté sur ce plan là. Car l'utilisation d'une diversité de médiums a été formatrice. Cependant, le fait d'avoir mis en place un atelier pour enfants à la Fabulterie a aussi été une expérience nécessaire et enrichissante si je veux mener à bien un projet à destination des enfants.

La variétés des missions données par Patrick, complémentaires de celles de la Fabulterie, m'ont permis d'enrichir mes expériences. Le fait de faire deux stages m'a aussi apporté des points de vue différents, qui viennent s'ajouter aux expériences que j'avais vécue pendant mes deux stages de BTS et pendant mon service civique où je travaillais en tant que graphiste.

Lexique

Cisgenre

Terme « coupole » désignant des personnes dont l'identité de genre correspond à celle associée habituellement au genre assigné dès la naissance.

Essentialisme

Idéologie ségrégationniste selon laquelle hommes et femmes auraient « par nature » des caractéristiques, des aptitudes, des rôles sociaux distincts et immuables.

Féminisme

Doctrines ou attitudes politiques, philosophiques et sociales, fondées sur l'égalité des sexes qui ont pour objectif la défense des intérêts des femmes dans la société, l'amélioration et l'extension de leurs droits, la fin de l'oppression et des discriminations dont les femmes sont victimes au quotidien, leur émancipation. Concept qui englobe à la fois une idéologie et un mouvement pour le changement sociopolitique fondé sur une analyse critique des privilèges masculins et de la subordination des femmes dans une société donnée. Il s'attaque de front à la pensée patriarcale, à l'organisation sociale, aux mécanismes de contrôle.

Genre

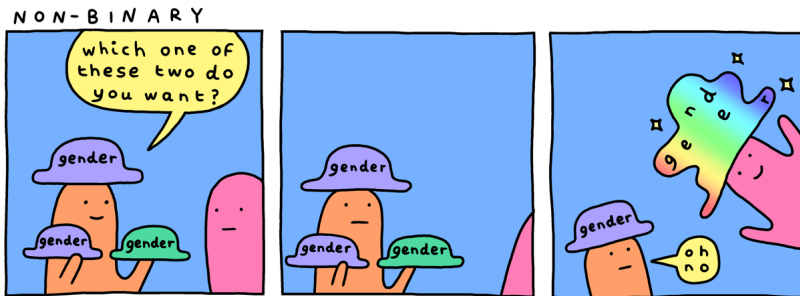
Concept binaire qui se réfère aux différences sociales entre les femmes et les hommes qui sont acquises, susceptibles de changer avec le temps et largement variables tant à l'intérieur que parmi les différentes cultures. Il désigne les rôles, les comportements, les activités et les attributions socialement construits, qu'une société donnée considère comme appropriés pour les femmes et les hommes.

Identité de genre

Au sens psychosocial, l'identité de genre d'une personne se réfère au genre auquel elle s'identifie. Selon les situations et les moments, les personnes s'identifient au genre assigné à leur naissance, à un autre genre, ou à aucun genre en particulier.

Non-binaire (personne non-binaires)

Terme désignant les personnes ne se considérant ni exclusivement femme ni exclusivement homme, en-dehors du concept de la binarité de genre.



Patriarcat

Système de structures et de relations sociales dans lequel les hommes dominent et oppriment les femmes. Le patriarcat repose sur six structures : l'emploi, le travail domestique, la culture, la sexualité, la violence et l'État. Bien qu'autonomes, elles interagissent les unes sur les autres pour donner

lieu à différentes formes de patriarcat, dont le patriarcat privé et public constituent les pôles d'un continuum. Le travail domestique est la structure dominante du patriarcat privé, caractérisé par une appropriation individuelle des femmes dans la famille et leur exclusion de l'espace public. L'État et le travail salarié sont les structures majeures du patriarcat public, qui implique une appropriation collective des femmes par leur ségrégation et leur subordination dans la sphère publique.

Safe space

Espace de libre rencontre et d'expression pour des groupes marginalisés au sein de la société : dans les safe spaces sont exclus les propos stigmatisants contre ces groupes marginalisés.

Sexisme

Idéologie qui érige la différence sexuelle en différence fondamentale entraînant un jugement sur l'intelligence, les comportements et les aptitudes.

Transgenre

Terme « couple » désignant des personnes dont l'identité de genre est différente de celle associée habituellement au genre assigné dès la naissance.

Source

ettoitescase.be/lexique.php

Ressources

Bibliographie

Articles web

Films

Documentaires

Podcast

Sites web

Arts, techniques et civilisations

BIBLIOGRAPHIE

Collectif Georgette Sand, *Ni vues, ni connues*, Pocket, 2019

Françoise Héritier, *Masculin / féminin I : La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996

Françoise Héritier, *Masculin / féminin II : Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002, p. 203-205

Judith Butler, *Trouble dans le genre*, La découverte, 1990, p. 5-58

Mona Chollet, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Points, 1998

Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal*, La Fabrique, 2019

ARTICLES WEB

Anne-Charlotte Husson, *Définition du genre et ressources*, GenERe, 2018

Colin Sidre, *Pour un jeu vidéo inclusif : la bibliothèque comme safe space*, Légothèque ABF, 2015

Emilie Lanez, « La domination masculine est encore partout », *Anthropologie - Entretien avec Françoise Héritier*, Le Point

Hélène Combis, *Le féminisme en affiches, d'Olympe de Gouges aux murs anti-féminicides*, France Culture, 2019

Josiane Jouët, « Le Web et les réseaux sociaux, dernière vague du féminisme ? », *Femmes dans les médias : rôles de dames - épisode 8/8*, Ina, 2019

Mathilde Dubesset, « Femmes et religions, entre soumission et espace pour s'exprimer et agir, un regard d'historienne », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Colloques, 2008

Nicole Mosconi, « Aux sources du sexisme contemporain : Cabanis et la faiblesse des femmes », *Le Télémaque*, 2011/1 (n° 39), p. 115-130

Pierre Ropert, *Rosalind Franklin, pionnière de l'ADN*, France Culture, 2018

Rokhaya Diallo, *Le voile n'est pas incompatible avec le féminisme*, Slate, 2018

Valérie Cantié, *Les dates-clé du mouvement #MeToo*, France Inter, 2018

Vanina Pinter, *Graphisme et féminisme*, regarderparlafenetre.fr, 2017-2019

Yvonne Knibiehler, *Les médecins et la « nature féminine » au temps du Code civil*, Annales, Economies, sociétés, civilisations, 31^e année, N. 4, 1976, p. 824-845

DOCUMENTAIRES

MullenLowe London, *A Class That Turned Around Kids' Assumptions of Gender Roles !*, Upworthy, 2016, 2 minutes

Joseph Vascon, *Bits – Be Witch*, Arte, 2017, 12 minutes

PODCASTS

Aurélie Luneau, « Ada Lovelace, lady de l'informatique ! », *La Marche des Sciences*, France Culture, 2016, 59 minutes

Céline du Chéné, « Sorcières », *LSD la série documentaire*, France Culture, 2018, 4 épisodes de 55 minutes

Thelma et Louise, *Être femme au pays des sciences*, Radio Campus Paris, 2018, 59 minutes

ARTS, TECHNIQUES ET CIVILISATIONS

Camille Bichler, *Derrière le nom de Le Corbusier, 3 œuvres cultes de Charlotte Perriand*, France Culture, 2019

David Martens, *Femmes artistes au miroir du pseudonyme*, MDRN, Femmes artistes en Belgique, catalogue d'exposition, Musée Félicien Rops, Namur, 2016

Marion Police, *Les femmes artistes à l'épreuve de l'histoire*, Le Temps, 2019

Jacques Barsac et Sébastien Cherruet, *Le Monde nouveau de Charlotte Perriand*, Gallimard, Livres d'Arts, 2019

Stéphane Ghez, *Charlotte Perriand, pionnière de l'art de vivre*, Arte, 2019, 52 minutes

Typographies

Yatra One — Catherine Leigh Schmidt

PT Serif — Alexandra Korolkova

www.design-research.be/by-womxn

Imprimé en février 2020

